

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le Courrier

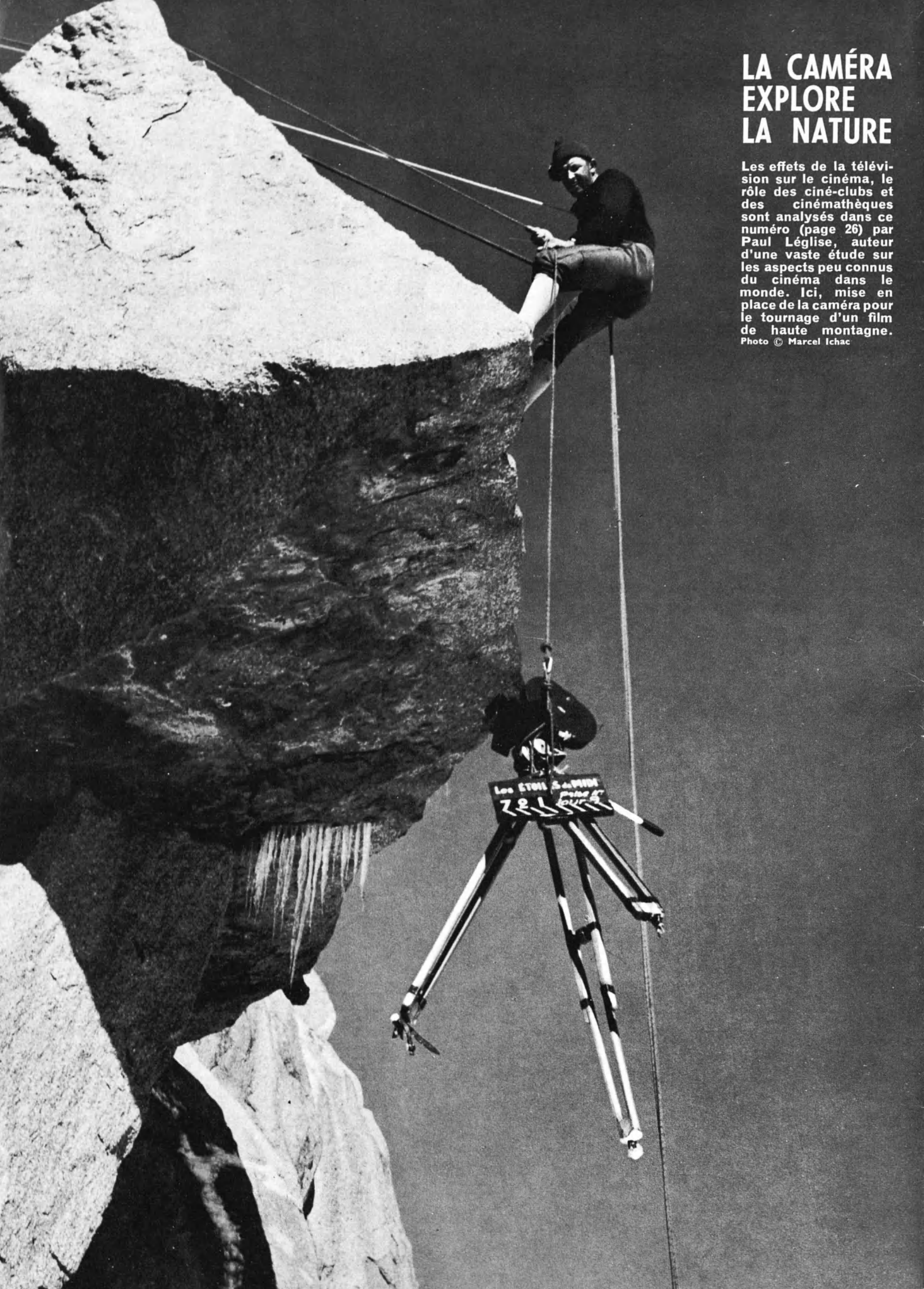


**LE JEUNE ART
DES HITTITES**

FÉVRIER 1963
(XVI^e ANNÉE)
FRANCE : 0,70 F.
BELGIQUE : 10 Fr.
SUISSE : 0,80 Fr.

LA CAMÉRA EXPLORE LA NATURE

Les effets de la télévision sur le cinéma, le rôle des ciné-clubs et des cinémathèques sont analysés dans ce numéro (page 26) par Paul Léglise, auteur d'une vaste étude sur les aspects peu connus du cinéma dans le monde. Ici, mise en place de la caméra pour le tournage d'un film de haute montagne.
Photo © Marcel Ichac



NUMÉRO 2

PUBLIÉ EN
9 ÉDITIONS

Française
Anglaise
Espagnole
Russe
Allemande
Arabe
U.S.A.
Japonaise
Italienne



NOTRE COUVERTURE

Statuette du dieu-cerf, l'une des divinités des Hittites, un peuple dont on ignorait tout, sauf le nom, il y a un siècle encore. La re-découverte des Hittites et du grand empire qu'ils avaient fondé en Asie Mineure, il y a plus de 4 000 ans, est l'une des plus fascinantes aventures de l'archéologie (page 14).

Photo © Ara Güler

Pages

- 4 DES TERRES INEXPLORÉES**
Sur la mappemonde des traductions
par Roger Caillois
- 6 LES PORTES CLOSES**
La traduction, clé de la connaissance
par Robert Collison
- 7 RÉPERTOIRE ANNUEL DES TRADUCTIONS**
La dernière édition de l' « Index Translationum »
- 10 ISHI, LE DERNIER BON SAUVAGE**
L'histoire du pauvre Indien de Californie
par Alfred Métraux
- 14 LES HITTITES**
Une civilisation surgit de l'inconnu
par Emmanuel Laroche
- 21 GASTRONOMIE POUR AUDACIEUX**
Au menu de demain, des nourritures aujourd'hui dédaignées
par Ritchie Calder
- 24 COMMENT AIDER A LA CAMPAGNE CONTRE LA FAIM**
Les Bons d'Entraide de l'Unesco
- 26 12 MILLIARDS DE SPECTATEURS (3)**
L'Envers du Cinéma.
par Paul Légli
- 33 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES**

Mensuel publié par :
L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :
Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en Chef adjoint :
René Caloz

Secrétaires de rédaction :
Edition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Edition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Edition espagnole : Arturo Despouey (Paris)
Edition russe : Veniamin Matchavariani (Moscou)
Edition allemande : Hans Rieben (Berne)
Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Edition japonaise : Shin-ichi Hasegawa (Tokyo)
Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)

Maquettiste :
Robert Jacquemin

Ventes et distribution :

Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e.

Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.



Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du **Courrier de l'Unesco** », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du **Courrier**. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le **Courrier** expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

ABONNEMENT ANNUEL : 7,00 francs français ; 100 fr belges ; 8 fr suisses ; 10/-stg. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.
MC 62-1-177 F

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef.

DES TERRES INEXPLORÉES

par Roger Caillois

Le monde rétrécit chaque jour. Bon gré mal gré, chaque homme sent un peu plus son pays comme une province de la planète et l'histoire de sa patrie comme une suite d'événements locaux qui ne recouvre pas nécessairement l'histoire du monde.

Certes, chacun reste attaché à sa culture et il lui arrive de continuer à la croire universelle, globale. Mais il n'ignore pas que si elle peut prétendre mériter ces épithètes impressionnantes, c'est justement dans la mesure où elle fut nourrie des apports de l'univers entier et pour être aller butiner dans la plupart des coins du globe.

En outre, entre les affaires, le tourisme, la politique et la science, un nombre croissant de personnes se déplace et, qui plus est, ces voyageurs, plus nombreux, voyagent plus souvent, plus aisément et plus loin. Ils rapportent des contrées qu'ils ont parcourues un goût inévitable de mieux connaître ce qu'ils n'ont fait qu'apercevoir. Ils gardent comme une nostalgie de l'histoire, des usages, de la littérature et des arts des pays entrevus. Quant aux sédentaires, ne quitteraient-ils pas leur coin de campagne que la presse, la radio et la télévision leur amèneraient à domicile la couleur, le bruit et le fumet des richesses et du remue-ménage des antipodes, un avant-goût capiteux de toutes épices spirituelles. Bientôt, il faut davantage à la curiosité éveillée, une approche moins superficielle, moins rapide de ces trésors d'ouï-dire, la possibilité d'une vraie délectation.

Pour la peinture, la sculpture, la musique, le problème n'entraîne pas de difficulté majeure. Un enregistrement, une reproduction en couleurs, un **fac-similé**, une maquette, communiquent partout un message dont l'essentiel demeure partout sensible. Les musées, les albums donnent une première image des réussites des beaux-arts du monde entier. Une discothèque bien composée procure au collectionneur, en un volume réduit, le plus significatif des musiques fondées sur les gammes les plus étrangères.

La littérature, à l'inverse, ne bénéficie pas de cette facilité migratoire immédiate. La simple et mécanique reproduction ne suffit pas ici à rendre perceptible la beauté des chefs-d'œuvre dont le langage constitue à la fois la substance et le véhicule. Les mots, en effet, ne sont pas comme les couleurs, les formes, les sons, qui ne signifient qu'eux-mêmes et qui valent pour tous les yeux ou toutes les oreilles, encore s'il existe de bons yeux aveugles à la peinture et de bonnes oreilles sourdes à la musique. La pensée ni la poésie ne sont communicables à tous les esprits par simple et muette intuition intellectuelle. Elles s'expriment dans un langage, et langage signifie qu'il faut *traduire*, sinon tout discours reste, comme les mots le disent si fortement, *lettre morte*.

Plus question désormais d'enregistrements, de photographies, de moulages, de reproductions mécaniques, comme pour la danse, la musique, les fresques ou les bas-reliefs. La traduction, opération ingrate, complexe et traîtresse, est devenue obligatoire. Tout vocabulaire est cryptogramme, écriture secrète, qu'il faut décoder et rendre en clair, faire passer du lexique de l'émetteur au dictionnaire du destinataire.

En principe, le destinataire, c'est le public lettré d'un univers qui parle plusieurs centaines de langues, c'est-à-dire qui use de plusieurs centaines de « chiffres » disparates. En outre, ces chiffres, ces codes, ces répertoires de signes dépendent chacun d'une longue histoire ; ils se sont développés ; dans des géographies différentes, au contact de flores, de faunes et de techniques dissem-

blables, ils expriment des cultures hétérogènes et des mœurs contradictoires. Il est naturel qu'ils ne soient pas superposables.

La couleur blanche ici est signe de pureté, là elle évoque le deuil. Voici un auteur oriental désireux de donner une impression funèbre, il écrit de son héroïne : « Elle entre tout de blanc vêtue. » Le traducteur est fidèle et se garde de la moindre inexactitude littérale. Le malheureux transforme ainsi l'affliction en candeur. Les missionnaires chrétiens qui ont dû enseigner les Évangiles et faire connaître la Bible aux peuples les plus divers savent le mal qu'ils ont eu à expliquer la parabole des serviteurs qui font fructifier l'argent de leur maître et de celui qui l'enterre, aux populations qui ne connaissent ni la monnaie, ni la propriété privée, ni le prêt à intérêts, ou à faire comprendre la parabole de l'ivraie et du bon grain, à celles qui, dans les zones arides, arrosent chaque jour à grande peine et protègent désespérément du soleil et du vent le moindre brin d'herbe.

Encore ne s'agit-il que de rendre le sens. Mais si le charme réside dans l'harmonie ou dans l'évocation, dans le nombre des syllabes ou dans la fluidité des voyelles, dans un système d'allitérations et d'échos sonores, comme il est de règle en poésie ? Si la langue de départ dispose d'articles, de verbes, de flexions, d'aspects ou de recours syntaxiques, qui sont simplement inconcevables dans la langue d'arrivée, quels équivalents leur découvrira-t-on qui ne risquent pas d'altérer, en même temps que l'architecture du langage, les cadres imperceptibles et d'autant plus despotiques de la pensée, peut-être de la perception ?

Ces réflexions tendent à suggérer que les traductions, quand elles existent, ne sauraient être qu'approximatives. Encore faut-il qu'elles existent. En fait, elles sont rares, en tout cas clairsemées, d'une criante insuffisance.

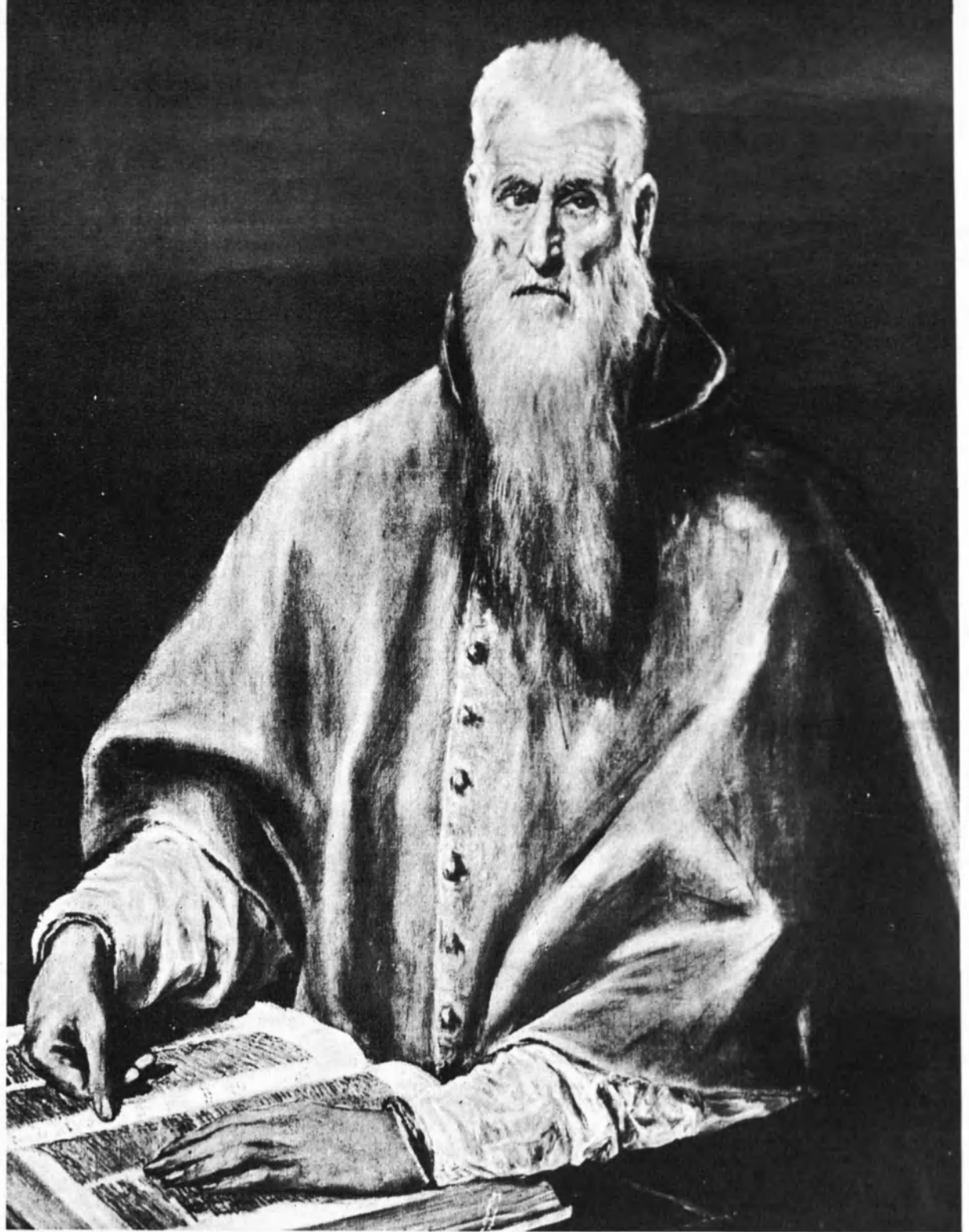
Si l'on essayait de constituer un atlas des traductions, où une carte correspondrait à chaque pays ou au moins à chaque langue, et si on colorait plus ou moins chacune d'elles, suivant que les ouvrages qui y sont nés ou qui y paraissent sont traduits ou non dans les autres aires linguistiques, on serait surpris du nombre de taches blanches ou à peine teintées qui signaleraient sur cette carte culturelle mondiale les littératures inconnues ou presque. Comme autrefois, on lisait sur les planisphères « ici sont les lions », on lirait maintenant sur d'énormes étendues « ici, il y a des chefs-d'œuvre ». Sans doute, il y a des chefs-d'œuvre, mais inconnus et inaccessibles.

Parfois, de ces littératures, un bon nombre de traductions sont disponibles. Mais, telles quelles, elles ne peuvent, le plus souvent, intéresser le lecteur ordinaire. Elles le transposent dans une culture dont il ne connaît à peu près rien et où presque tout le dépayse. Les habitudes sont déroutantes, les sentiments sont autres et s'expriment autrement. Là sont en vigueur d'autres critères de beauté, d'émotion, de persuasion, d'intelligibilité. Le poème le plus subtil perd sa saveur et devient la plus morne des banalités. Les allusions ne sont plus comprises. Une autre naïveté, des sophismes inédits, une apparente monotonie, une incohérence qui, désormais, agace au lieu de séduire, rebutent le lecteur assez courageux pour avoir osé s'aventurer en des contrées où il lui semble bientôt qu'il s'obstine sans profit à traverser des fourrés inextricables ou des savanes interminablement dépourvues d'attraits.

Pour différer au moins un tel découragement, on peut envisager, suivant le cas, des solutions appropriées aux obstacles à surmonter. J'en signalerai quelques-unes qui, en aucun cas, n'excluent les irremplaçables et

Saint Jérôme, né en Dalmatie vers 331, mort à Bethléem en 420, est devenu le patron des traducteurs. Après avoir étudié la théologie, il vécut trois ans en anachorète dans le désert de Chalcis en Asie Mineure, où, dit-on, il apprivoisa un lion. Son érudition était prodigieuse. Il révisa le texte grec de la Bible des Septante et fit sur le texte hébreu la traduction latine, qui fut la Vulgate. Il a été représenté par nombre de peintres au cours des âges. Ici, la célèbre peinture du Greco.

Collection Frick - New-York



nécessaires traductions intégrales, mais qui peuvent parfois servir à apprivoiser en première instance un public réticent.

Pour les œuvres très étendues (comme les épopées indiennes ou les grands romans chinois) des morceaux choisis réunissent avec avantage les scènes les plus typiques et les plus frappantes.

Les genres les moins accessibles, par exemple, les poèmes mystiques persans, le théâtre cérémonial japonais (les Nô), qui sont généralement les plus raffinés et les plus conventionnels, ou la si énigmatique tragédie française du XVII^e siècle, il semble que des extraits caractéristiques, présentés avec des commentaires propres à replacer l'œuvre dans son contexte historique et culturel, réussiraient éventuellement à faire comprendre à quelles aspirations esthétiques, philosophiques ou morales répondaient des pages d'abord muettes et rébarbatives pour le lecteur non préparé.

Parallèlement, pour une manière qui a particulièrement fleuri à une époque et dans une civilisation données, d'habiles anthologies peuvent résumer, en un nombre de pages relativement réduit, les grandes lignes d'une évolution, condenser le meilleur de l'apport d'une école, ras-

sembler les exemples les plus remarquables d'un style significatif.

Enfin, autour d'une personnalité éminente, fondateurs de religions ou fondateurs d'empires, grands monarques, réformateurs avisés, explorateurs audacieux, il doit être possible de constituer des recueils d'anecdotes tirées des récits traditionnels qui, tout en divertissant, instruisent et initient. Le problème est ici délicat : il s'agit d'appâter sans trahir, de séduire sans affadir.

Telle demeure la situation présente, dont les causes sont durables, à vrai dire inhérentes à la nature des choses. La tâche d'y remédier est immense. Elle sera toujours à continuer, à prolonger, à compléter. L'important, pour l'instant, est de réussir à varier le menu et d'entretenir l'appétit d'un public déjà mis en goût. On peut même parier que les réserves peu exploitées de la littérature mondiale seront plus vite épuisées que rassasiée la curiosité des amateurs de chefs-d'œuvre ensevelis sous les strates des siècles ou importés des antipodes. Mais ces chefs-d'œuvre, il les faut d'abord traduire. Le musée imaginaire n'a besoin que de cimaises. La photographie fait le reste. A la bibliothèque imaginaire, ne suffisent ni les rayons ni même la presse à imprimer. Il faut, en outre, des truchements, ce qui revient à dire le savant et patient effort humain.

LES PORTES CLOSES

LA TRADUCTION, CLÉ DE LA CONNAISSANCE

La publication régulière de l'*Index translationum* et l'accroissement constant de son volume sont le signe encourageant des progrès de la collaboration entre les nations ; c'est avec un grand intérêt que l'on parcourt ses pages bien imprimées, et que l'on constate la diffusion croissante des idées grâce à la traduction plus ou moins rapide des œuvres de la littérature mondiale.

Le volume de 1962 — le treizième de la série actuelle — (voir plus loin détails sur le quatorzième volume 1963) recense quelque 32 000 traductions publiées dans 58 pays en 1960 (exceptionnellement au cours d'années antérieures), et l'on est frappé par la diligence des organisations nationales qui coopèrent, par l'envoi des notices détaillées, à l'élaboration de l'*Index*. On est également ému d'y relever les noms universellement célèbres d'auteurs qui jalonnent toute la période allant d'Eschyle à Tolstoï et au-delà, et dont les œuvres font parfois l'objet d'une vingtaine de traductions, voire davantage, au cours d'une même année.

Cependant, un certain doute vient à l'esprit lorsqu'on examine ces pages de plus près ; et c'est lui qui m'a incité à me reporter à un article (« Les traductions, instruments de communication entre l'Orient et l'Occident », *Bulletin de l'Unesco à l'intention des bibliothèques*, vol. XI, n° 5-6, mai-juin 1957, et *Courrier de l'Unesco*, avril 1958) que j'ai écrit il y a cinq ans. Je voulais voir quels progrès on avait pu faire, en cinq ans, dans le domaine de la traduction, vers l'amélioration des communications entre l'Orient et l'Occident. Je m'étais livré, dans l'article en question, à une analyse statistique d'où il ressortait — trop clairement, hélas ! — qu'à cette époque l'Orient et l'Occident, dans l'ensemble, ignoraient leurs richesses intellectuelles et culturelles respectives.

Il est vrai que l'*Index translationum* ne bénéficiait pas alors des appuis qu'il reçoit aujourd'hui et qu'il présentait en conséquence de graves lacunes. Il était toutefois évident qu'un recensement plus complet n'aurait guère révélé une situation plus favorable. Aujourd'hui, l'*Index translationum* est encore loin d'être complet — une cinquantaine de pays ne participent toujours pas à son établissement. Cependant, les informations incomplètes dont on dispose actuellement mettent en lumière certaines tendances, si bien qu'on peut estimer de façon assez précise l'ampleur de la communication entre l'Orient et l'Occident et faire des pronostics.

Les chiffres donnés dans les tableaux ci-après accusent, à première vue, un net progrès sur ceux d'il y a cinq ans. On est d'abord tenté de dire qu'une amélioration, lente mais réelle, est en train de se produire, et qu'une progression naturelle vaut mieux que tout stimulant artificiel. Pour reprendre les paroles d'Arthur Waley, « l'important est qu'un traducteur se soit pris d'enthousiasme pour l'œuvre qu'il traduit, qu'il soit hanté jour et nuit par le sentiment qu'il doit la transposer dans sa propre langue, et qu'il reste inquiet et insatisfait jusqu'à ce qu'il y soit parvenu ». S'il en est ainsi, notre système actuel, malgré ses aléas, nous donnera peut-être à la longue une vaste gamme de traductions d'une valeur durable.

Mais un tel optimisme est trop facile et ne résiste pas à un examen plus poussé de la situation. Une étude attentive des chiffres figurant dans nos tableaux révèle dans le domaine des traductions, que ce soit dans le sens Orient-Occident ou dans le sens Occident-Orient, une nonchalance assez générale, et une action positive est

indispensable si nous voulons, sans trop attendre, secouer cette apathie.

Le tableau I (page 8), qui concerne les traductions de langues occidentales publiées en Asie, montre que la plupart des œuvres traduites proviennent de quatre pays seulement. Pour les autres, le nombre des traductions est négligeable et il ne s'agit souvent que de traductions « quasiment obligatoires », c'est-à-dire d'ouvrages traitant des pays dans la langue desquels ils ont été traduits. C'est ainsi que l'Orient continue à ne savoir presque rien des auteurs classiques et modernes de Scandinavie, d'Italie et du monde d'expression espagnole, pour ne mentionner que trois des grands groupes linguistiques.

Ce qui est plus navrant encore, c'est qu'on n'essaie pas de traduire les meilleurs ouvrages scientifiques ou techniques récemment publiés dans ces pays : en fait, c'est seulement en Egypte, au Japon et en Corée que les ouvrages de ce genre ont fait l'objet d'un assez grand nombre de traductions ; dans les autres pays, on n'a guère traduit que les classiques. Cela ne veut d'ailleurs pas dire que les livres traduits soient toujours d'une grande valeur. Si l'on retire les œuvres purement récréatives et la littérature à sensation, il ne reste que quelques classiques célèbres et une maigre poignée d'œuvres modernes de valeur. En fait, l'effort de traduction est moins considérable qu'il ne paraît à première vue.

Un autre fait important ressort des chiffres du tableau 2 : c'est que beaucoup de traductions ne sont parvenues

SUITE PAGE 8

VIENT DE PARAÎTRE :

PUBLIE par l'Unesco, l'*Index translationum*, ou Répertoire international des traductions, qui vient de paraître, révèle de 1960 à 1961 certaines constances. Ainsi, c'est encore la Bible qui connaît le plus de traductions : 246 (contre 258 en 1960). Elle est immédiatement suivie par les œuvres de Lénine : 185 traductions.

D'une année à l'autre, l'augmentation du nombre des traductions, pour le même auteur, est parfois sensible. Par exemple, Rabindranath Tagore : 101. (Rappelons que le centième anniversaire de la naissance de Tagore a été célébré en 1961, et que diverses traductions, poèmes, romans, ou essais, ont été faites alors dans plusieurs pays.) Dans certains cas, au contraire, on note un certain fléchissement du nombre des traductions par rapport à l'année précédente. Ainsi Shakespeare, 98, Jules Verne, 88, Dostoïevsky, 79, Tolstoï, 115, Tchekov, 66 (ce dernier, contre 108 en 1960).

Ces chiffres prennent toujours rang cependant parmi les plus élevés. Mais la diminution du nombre des traductions apparaît comme un phénomène aisément compréhensible quand il s'agit, comme

par
**Robert
Collison**

A travers tout l'Extrême-Orient, la sagesse des auteurs classiques a été préservée — dans les livres, certes, mais aussi comme élément d'art, de décoration et d'architecture. Quand une citation est écrite par un expert calligraphe, comme le Japonais que nous voyons ici, il s'agit d'une œuvre esthétique qu'apprécient également l'Occident et l'Orient. Il n'en reste pas moins que la vraie connaissance des classiques d'Orient ne peut être donnée à l'Occident qu'à travers les traductions.

Photo © J. P. Charbonnier - Réalités



REPertoire ANNUEL DES TRADUCTIONS

ici, d'écrivains dont l'œuvre est déjà à peu près universellement répandue.

En revanche, Mark Twain atteint 72 traductions, l'enchanteur H.-C. Andersen 53. Les littératures anciennes restent à l'honneur, avec Euripide, 19 traductions et Aristote, 23.

Dans le domaine du roman, les grands écrivains du XIX^e siècle continuent à faire leur chemin à travers le monde. Balzac, 61 traductions, Dickens, 58. Pour les modernes, Simenon, 68 traductions, Chokolov 54, Steinbeck 48, Hemingway 65. Sartre est sans conteste l'un des auteurs qui a passé le plus de frontières au cours de 1961 : 42 traductions contre 19 en 1960. Quant à Graham Greene, il passe de 58 en 1960 à 60 en 1961. Les dramaturges circulent : 11 traductions pour Ionesco, 13 pour Durrenmatt.

Dans le domaine de la philosophie, signalons 9 traductions d'œuvres du Père Teilhard de Chardin.

Cet « Index translationum », 14^e que publie l'Unesco, recense 32 931 traductions (contre 31 230 l'année dernière), publiées en 1961 dans 77 pays. Le catalogue polyglotte a nécessité la collaboration de

nombreuses bibliothèques et organisations dans le monde entier.

Les notices bibliographiques comportent le nom de l'auteur, le titre de la traduction, le nom du traducteur, le nom de la ville où a paru la traduction, le nom de l'éditeur, le millésime de la publication, le prix dans la monnaie du pays de publication de la traduction, la langue dans laquelle a paru l'ouvrage original, et le titre original. Cet ouvrage, mis à jour chaque année, est unique au monde en son genre.

La classification, par pays de publication des traductions, est elle-même suivie de catégories distinctes : généralités ; philosophie ; religion et théologie ; droit, sciences sociales, pédagogie ; philosophie et linguistique ; sciences exactes et naturelles ; sciences appliquées ; art, jeux et sports ; littérature, histoire, géographie et biographie. La section « histoire, géographie et biographie » est la seule dans laquelle s'avère une diminution, sur l'année précédente, du nombre des traductions publiées (2 729 contre 2 818, soit 98 de moins).

C'est la section littérature qui témoigne de la plus forte augmentation :

511 traductions de plus qu'en 1960, en dépit d'une diminution de 412 en URSS (2 479 en 1961 contre 2 891 en 1960), car l'augmentation dans cette section a été générale en Allemagne, en Autriche, en Bulgarie, en France (1 042 contre 844 en 1960), en Inde, en Iran, par exemple.

Dans cet étonnant chassé-croisé d'une langue à l'autre, on trouve Balzac en slovène, Oscar Wilde en géorgien, Shakespeare en tchouvache, Thomas Mann en letton, Galsworthy en esthonien, Pirandello en turc, Garcia Lorca en tchèque, Baudelaire en suédois, Mme de Sévigné en anglais, Edgar Poe en roumain, Conan Doyle en arabe, Walter Scott en hindoustani, Xénophon en hébreu, Musaraki en français, Emily Brontë en japonais...

Toutefois, la littérature n'a pas toujours la première place. Ainsi on peut dénombrer dans le Royaume-Uni, sur les 717 traductions éditées (contre 411 en 1960), 211 ouvrages de théologie et de religion, soit 25 de plus que l'année précédente.

(*) *Index translationum 14. Répertoire international des traductions, Unesco, place de Fontenoy, Paris (7^e), Prix : 71,75 F français (broché) ; relié : 78,75 F.*

Le scandale : traduire du traduit

en Orient que par le truchement d'une langue intermédiaire, généralement l'anglais (1). Comme les livres traduits sont pour la plupart de pure littérature, cette façon de procéder a des conséquences particulièrement graves, car la traduction ne se prête guère à ce genre de transit. Comme l'a dit le professeur L. W. Tancock : « Aucune œuvre littéraire n'est insipide comme un verre d'eau distillée : chacune a un arôme, une consistance et une texture qui lui sont propres et que le traducteur doit s'efforcer de préserver. »

La traduction d'une traduction risque donc de manquer d'agrément, ou de trahir complètement l'original. Qu'on puisse en conclure avec certitude que l'Orient manque de linguistes, ou qu'on admette — avec beaucoup plus de vraisemblance — que leurs linguistes sont pour la plupart employés à des travaux plus profitables (au sens matériel du mot), le fait est que le lecteur oriental moyen n'a accès à la majorité des œuvres françaises, allemandes et russes que par l'intermédiaire de traductions anglaises, et ne connaît pratiquement aucun ouvrage en d'autres langues occidentales.

Au risque de paraître me complaire en des jérémiades, je dois également faire observer que même des chiffres globaux sont trompeurs : la bibliographie indienne (la plus substantielle de toutes les bibliographies concernant l'Asie) est gonflée par la nécessité de traduire un même livre en trois ou quatre langues différentes si l'on veut surmonter le redoutable cloisonnement linguistique du sous-continent.

Il est intéressant également de voir combien la structure du *corpus translationum* répond, dans chaque pays, à l'histoire passée de ce pays, reflétant peut-être la persistance de conceptions pédagogiques qui, primitivement importées d'Occident, font aujourd'hui encore partie inté-

grante de la vie nationale. C'est ainsi qu'en Indonésie les traductions sont essentiellement des traductions d'ouvrages anglais ou néerlandais ; le Pakistan, l'Iran et l'Égypte ont une préférence particulière pour les livres anglais, le Viet-nam pour les livres anglais et français.

Quand peut-on espérer voir chaque nation sortir de son cadre culturel actuel à la recherche d'horizons nouveaux ? A cet égard, il est curieux de voir que chaque pays d'Asie traduit remarquablement peu d'ouvrages d'autres pays de ce continent ; il est vrai que les obstacles linguistiques sont tout aussi difficiles à franchir entre les divers pays d'Orient qu'entre l'Orient et l'Occident.

L'Orient est favorisé, dans une certaine mesure, par le fait que la connaissance de l'anglais y est largement répandue, si bien que l'accès à une bonne partie de la littérature occidentale y est plus large que nos chiffres ne le donneraient à penser ; l'Occident, lui, n'a pas la même chance. Rares sont les Occidentaux qui connaissent une langue orientale, et ce sont pour la plupart des spécialistes.

Les chiffres du tableau 3 (page 9), qui représentent le nombre de livres orientaux traduits dans des langues occidentales, sont d'autant plus difficiles à comprendre.

Ces chiffres sont décevants en eux-mêmes. Déduction faite des classiques de caractère semi-religieux, des ouvrages folkloriques, politiques et philosophiques, l'Occident n'a pas lieu d'être fier de ce qui reste. De plus, très peu d'ouvrages scientifiques ou techniques ont été traduits ; c'est comme si l'Occident se désintéressait — ce serait bien fâcheux pour lui — des réalisations de l'Asie dans ces domaines.

En fait, l'Occident risque d'ignorer la littérature orientale encore plus que l'Orient n'ignore la littérature occidentale ; et il est loin d'avoir les mêmes excuses.

On peut faire encore une autre constatation, fort inattendue : c'est que l'Occident semble presque totalement ignorer le chinois. Sur les 181 traductions d'ouvrages chinois mentionnées, 90 % ont été faites par l'intermédiaire d'une autre langue occidentale — généralement l'anglais ou le russe. La raison en est malheureusement trop évidente : c'est que les considérations commerciales l'emportent souvent sur toutes les autres. Si un éditeur estime

(1) La situation est encore plus grave que ne le suppose l'auteur du présent article, car le responsable de l'*Index translationum* n'est pas toujours en mesure d'indiquer avec certitude, dans tous les cas, que les traductions ont été faites directement à partir du texte original. Il est en outre intéressant de constater que, dans plusieurs pays, particulièrement l'Inde, l'U.R.S.S. et d'autres encore, qui ont plusieurs langues de grande diffusion, il est de règle, pour des raisons de commodité, que les traductions se fassent non directement sur l'original, mais à partir d'une seule et même langue nationale de base. (N. d. L. R.)

TABLEAU 1. LIVRES TRADUITS D'UNE LANGUE OCCIDENTALE DANS DES LANGUES ASIATIQUES, 1960

Pays	Nombre de livres traduits des langues suivantes																
	Grec ancien	Bulgare	Tchèque	Danois	Néerlandais	Anglais	Français	Allemand	Hongrois	Italien	Latin	Norvégien	Polonais	Roumain	Russe	Serbo-croate	Espagnol
Birmanie .	—	—	—	—	—	29	2	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—
Ceylan...	—	—	—	—	1	58	3	—	—	1	—	1	—	—	8	—	—
Chine ...	—	—	—	—	—	87	4	3	—	1	—	1	1	—	2	—	—
Corée ...	1	—	—	1	1	149	29	30	1	2	1	—	—	—	11	—	1
Égypte...	2	—	—	—	—	227	32	6	1	—	—	3	—	—	12	1	5
Inde	1	1	1	—	—	264	28	14	—	2	—	2	—	1	46	—	—
Indonésie.	—	—	—	—	13	18	1	3	—	—	—	—	—	—	2	—	1
Iran	2	—	1	—	—	79	3	3	—	—	—	—	—	—	3	—	—
Japon ...	3	—	3	2	2	583	173	150	—	2	3	1	—	—	84	—	2
Pakistan .	—	—	—	—	—	24	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Viet-nam.	—	—	—	—	—	23	27	2	—	—	—	—	—	—	—	—	—

Tableau 2. Statistiques des traductions faites par l'intermédiaire de traductions en d'autres langues, 1960. (Seuls sont recensés ici les ouvrages intéressant la communication Orient-Occident ou Occident-Orient.)

Albanie	1	France	2
Allemagne	8	Grèce	1
Argentine	3	Inde	69
Autriche	1	Indonésie	2
Belgique	2	Iran	5
Birmanie	1	Italie	9
Brésil	7	Japon	24
Bulgarie	5	Pays-Bas	1
Ceylan	12	Pologne	2
Chine	5	Roumanie	5
Corée	6	Suède	2
Danemark	2	Tchécoslovaquie	4
Égypte	23	URSS	71
Espagne	1	Viet-nam	2
U.S.A.	2	Yougoslavie	9
Finlande	6		

Tableau 3. LIVRES TRADUITS D'UNE LANGUE ASIATIQUE DANS DES LANGUES OCCIDENTALES, 1960

Pays	Nombre de livres traduits des langues suivantes																							
	Arabe	Bengali	Birman	Cambodgien	Chinois	Éthiopien	Goujrati	Hawaïen	Hindi	Indonésien	Japonais	Coréen	Malgache	Mongol	Pali	Pendjabi	Perse	Sanscrit	Syriaque	Tamoul	Thai	Thibétain	Ourdou	Vietnamien
Albanie	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—
Allemagne	—	—	—	—	11	—	—	1	1	13	—	—	—	2	—	4	3	—	1	—	—	—	—	—
Argentine	1	—	—	—	3	—	—	1	—	2	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Autriche	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Belgique	—	—	—	—	2	1	—	1	—	2	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—
Brésil	—	—	—	—	2	—	—	5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Bulgarie	—	1	—	—	7	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1
Danemark	2	—	—	—	2	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—
Espagne	2	1	—	—	1	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
U. S. A.	2	—	—	—	14	—	1	1	—	1	22	1	—	—	1	2	2	—	—	—	—	2	—	—
Finlande	—	—	—	—	2	—	—	1	—	3	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—
France	6	—	—	—	2	—	—	2	—	7	—	1	—	1	—	4	6	—	—	—	—	1	—	1
Grèce	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Hongrie	—	—	—	—	4	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	2	1	—	—	—	—	—	—	—
Italie	2	1	—	—	5	—	—	1	—	6	—	—	—	—	—	2	1	—	—	—	—	—	—	—
Pays-Bas	1	—	—	—	—	—	—	—	—	3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Pologne	—	—	—	—	8	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Portugal	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Roumanie	—	—	—	—	3	—	—	1	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Royaume-Uni	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—
Suède	1	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Suisse	1	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Tchécoslovaquie	2	1	—	—	8	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—
Turquie	5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	6	—	—	—	—	—	—	—	—
URSS	14	9	1	1	103	—	—	13	5	14	15	—	—	—	1	18	5	—	—	—	2	1	7	12
Yougoslavie	2	—	1	—	2	—	—	3	3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—

qu'il existe des débouchés assurés pour un ouvrage quelconque, il trouve rapidement les fonds nécessaires pour l'éditer. C'est ainsi qu'on a traduit en Norvège, en l'espace de deux ans, 14 romans policiers de la collection Nancy Drew.

On est toujours tenté de « solliciter » les statistiques ; et peut-être devrait-on se borner à constater que l'*Index translationum* confirme une fois de plus que les contacts entre l'Orient et l'Occident sont, dans le domaine en question, laissés aux caprices du hasard et subordonnés à des facteurs qui ne devraient pas intervenir.

EN l'occurrence, on ne saurait rejeter le blâme sur qui que ce soit : les éditeurs doivent équilibrer leur budget, les traducteurs doivent trouver un travail qui leur permette de vivre, et une nation ne peut exiger une chose dont elle ne connaît même pas l'existence. Cependant, doit-on laisser cette situation se prolonger, et n'appelle-t-elle pas une action internationale ?

A première vue, le problème paraît insoluble. L'est-il réellement ? Si une œuvre existe en anglais, en français, en espagnol, en russe, en arabe et en chinois, elle devient accessible à la plupart des peuples du monde. C'est-à-dire que, dans ces six langues, elle atteindra, dans tous les pays, la grande majorité des gens qui savent lire et, par leur intermédiaire, leurs compatriotes, grâce à des traductions en langues locales comme cela se fait actuellement en Inde, en U.R.S.S. et en Yougoslavie.

Malgré le nombre élevé des livres qui paraissent chaque année dans le monde, combien sont vraiment des œuvres de valeur ? Aucun pays ne pourrait sans doute

en citer sérieusement plus d'une centaine, dans sa propre langue ; et, dans de nombreux cas, le chiffre serait très inférieur. Ne pourrait-on pas tenter un effort sur le plan mondial, pour que, grâce à la coopération entre les éditeurs et les gouvernements, les meilleurs livres de la production courante de chaque pays soient publiés dans chacun de ces six langues ? Arthur Waley doute qu'il soit judicieux de patronner des programmes de traduction ; mais on pourrait créer une école internationale de traducteurs, analogue à l'École d'interprètes de Genève, où des spécialistes recevraient la formation qu'exige ce travail.

Enfin, ne conviendrait-il pas de réserver une place spéciale à la traduction de livres d'intérêt *pratique*, où n'interviendrait aucune finesse de style, aucun problème politique ou idéologique, afin que le monde entier puisse profiter des progrès scientifiques et techniques de notre temps ? Les énormes lacunes existant dans la traduction des œuvres littéraires du passé resteraient encore à combler par un effort rétroactif ; mais, si l'on s'attachait modestement à traduire les ouvrages contemporains, cela pourrait susciter par contrecoup certaines tentatives de cet ordre.

Les traductions, une fois au point, pourraient être proposées aux éditeurs de la même façon que des ouvrages originaux : c'est seulement dans les cas où l'on ne parviendrait pas à en assurer la publication par ce moyen qu'il faudrait chercher d'autres manières de les diffuser.

Cet article de M. ROBERT COLLISON, bibliothécaire, British Broadcasting Corporation, Londres, est tiré du *Bulletin de l'Unesco à l'intention des bibliothèques*, vol. XVI, n° 6, nov.-déc. 1962.



Épuisé, terrorisé, tel apparut le dernier des Indiens Yahi à la population d'une bourgade californienne, le 29 août 1911 au matin. Il avait les cheveux brûlés à ras de la tête, en signe de deuil suivant la coutume indienne, et pour tout vêtement portait autour des épaules un lambeau de vieille bâche de chariot. L'anthropologue Kroeber le nomma « Ishi », mot Yahi qui signifie « Homme ».

ISHI, LE DERNIER

par Alfred Métraux

DÉPUIS le xv^e siècle, beaucoup de « bons sauvages » ont charmé les Européens par leur bon sens naïf et l'heureuse simplicité de leur caractère. Ils ont été célébrés par les philosophes et les poètes. Montaigne nous raconte ses entretiens avec trois Indiens Tupinamba du Brésil dont les propos lui parurent pleins de sagesse. Tout Londres s'enthousasma au xvii^e siècle pour Omai, le Tahitien.

A côté de ces personnages réels, la littérature créa de « bons sauvages » imaginaires qui faisaient la leçon aux civilisés et dont la droiture et la générosité étaient un vivant reproche à la société corrompue de leur temps.

Mme Alfred L. Kroeber, veuve de l'illustre anthropologue américain, vient d'évoquer dans un livre admirable (1), la figure d'un « noble sauvage », l'Indien Ishi, dont le souvenir était encore vivant à l'Université de Californie il y a une vingtaine d'années. Ceux qui l'avaient connu m'en parlèrent avec une émotion et un respect que cet ouvrage nous aide à comprendre.

Les « bons sauvages » dont la littérature a conservé le souvenir ont accepté volontairement de visiter le monde des Blancs et y ont été introduits sous la caution d'explorateurs ou de voyageurs bienveillants. Ishi, le dernier d'entre eux, a fait dans la civilisation une entrée solitaire et douloureuse.

Une nuit de l'été 1911, un boucher d'une petite ville de

la Californie, réveillé par les furieux aboiements de ses chiens, découvrit près de sa maison un « homme sauvage » acculé contre un mur et de toute évidence à bout de forces. Le shérif de la ville, alerté, s'empressa de passer les menottes à l'étrange créature et l'enferma, par surcroît de précaution, dans une cellule de la prison destinée ordinairement aux fous furieux. La nouvelle de la découverte d'un sauvage tout nu dans une Californie en plein développement et qui avait déjà oublié les anciens maîtres du sol, exterminés ou parqués dans des réserves, fut accueillie par les journaux comme un événement extraordinaire. La prison fut pour Ishi une protection contre l'indiscrète curiosité des foules venues contempler ce revenant de la préhistoire. Chose curieuse, Ishi ne devait pas garder un mauvais souvenir de ce premier contact avec les Blancs. La prison lui était apparue comme une belle demeure et il se montra reconnaissant de la nourriture et du traitement reçus... Ishi s'attendait, en effet, à être tué. Il imaginait mal un autre sort de la part des Blancs qui avaient exterminé tous les siens.

La capture d'un Indien nu dans une petite ville californienne était dans son étrangeté le dernier épisode d'un drame commencé un demi-siècle plus tôt. La Californie, riche en plantes comestibles, avait jadis une population indienne parmi les plus denses de l'Amérique du Nord. L'annexion de ces territoires par les Etats-Unis, la ruée vers l'or, firent affluer vers ces heureux climats des milliers d'émigrants d'origine européenne.

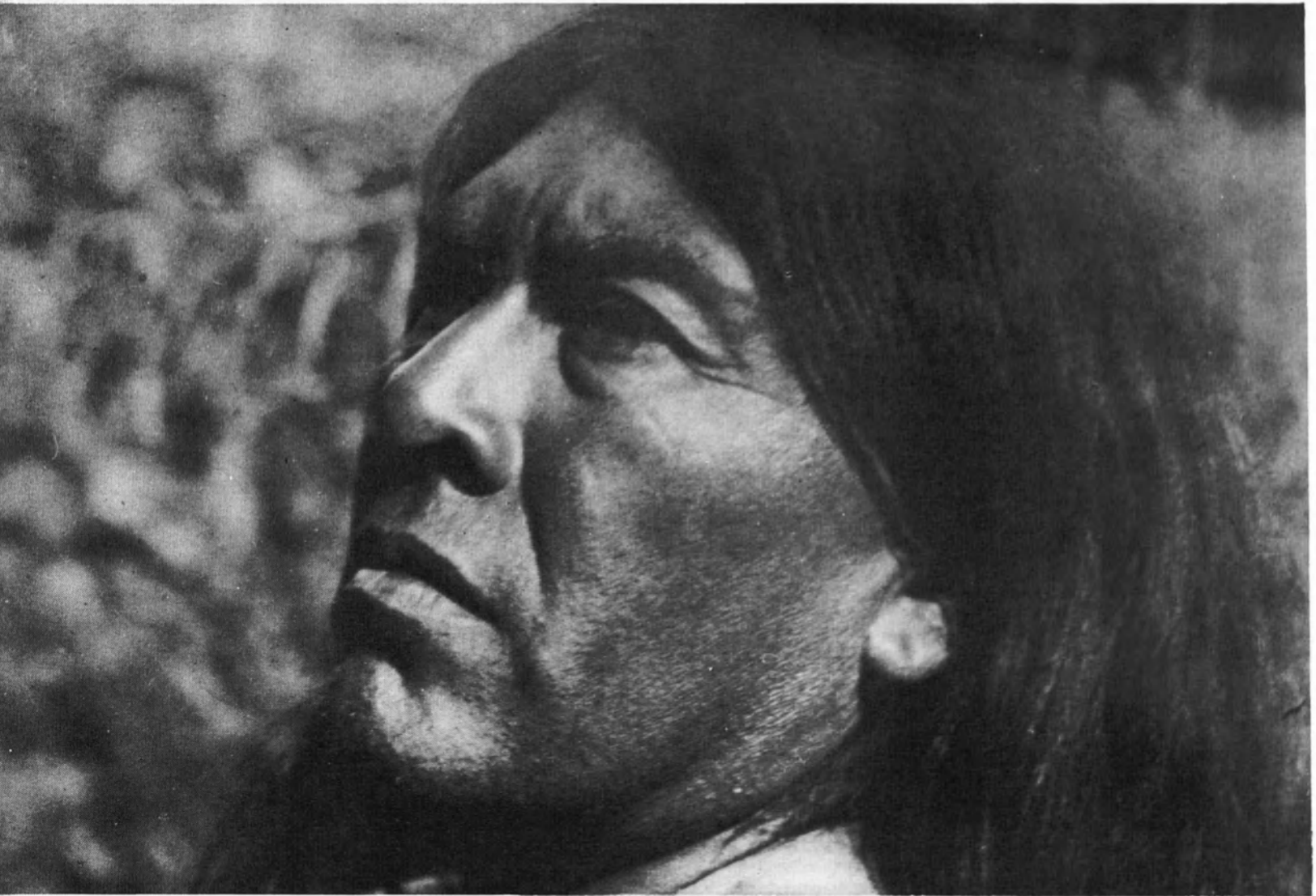
Parmi les innombrables pistes ouvertes pour les charriots des Blancs, l'une traversait les vallées boisées habitée par la petite tribu des Yahi, du groupe des Yana, qui comptait deux ou trois cents membres. Ils opposèrent aux empiètements des intrus la plus farouche résistance. Cette lutte fut celle d'hommes désespérés. Que pouvaient-ils contre ces hordes bien armées et animées du plus profond mépris de l'indigène ? Vers 1872, quand Ishi devait avoir une dizaine d'années, les Yahi avaient été rayés de la carte ethnique de l'Amérique. Il n'en restait qu'une poignée à peine.

Les débris de la tribu Yahi préférèrent une vie errante dans les forêts des montagnes californiennes aux avantages de la soumission. Cachées dans des gorges profondes, quelques familles : la plus petite nation du monde, « donnant un exemple de courage et de force de caractère, réussirent à tenir contre la marée de la civilisation pendant vingt-cinq ans de plus que la fameuse bande des Indiens Apaches de Geronimo et pendant plus de trente-cinq ans après la victoire des Sioux sur Custer ». Pendant cette période, les Yahi prirent figure de peuple mythique. Les colons qui s'étaient établis dans leur territoire n'ignoraient pas leur existence, mais c'est à peine si parfois au-dessus des arbres, ils apercevaient une fumée.

L'existence d'une douzaine d'Indiens optant pour une vie des bêtes traquées plutôt que d'accepter la servitude est difficilement imaginable. Sans cesse en mouvement, pre-

(1) « Ishi - in two worlds » par Theodora Kroeber. University of California Press. 1961 (\$5.95).

BON SAUVAGE L'HISTOIRE DU PAUVRE INDIEN DE CALIFORNIE



Portrait d'Ishi en 1914. L'homme de l'âge de pierre s'adapta lentement à la civilisation. En retour, il révéla à ses amis le mode de vie, les techniques et la culture d'un peuple à jamais disparu. Il mourut de tuberculose le 25 mars 1916.

nant chaque jour les plus grandes précautions pour ne pas se trahir, ils ne subsistaient que grâce aux produits de la chasse et de la cueillette. La fatigue, l'âge, les maladies, eurent peu à peu, raison des fuytifs. En 1906, il ne restait de la tribu qu'Ishi, que sa vieille mère, sa sœur et un vieillard. Un jour, un groupe de prospecteurs fit irruption dans leur campement. Ils y trouvèrent la vieille mère d'Ishi, qui, paralysée, n'avait pu fuir. Les hommes blancs eurent la cruauté d'emporter les provisions et quelques objets sans rien laisser en retour. La sœur d'Ishi et le vieil homme ne revinrent jamais. La mère mourut quelques jours plus tard. Ishi était seul. Pendant cinq ans, nouveau Robinson, il vécut solitaire dans les forêts de sa terre. Lorsqu'il fut découvert à l'orée d'un village des Blancs, il avait décidé de retourner à la communauté des hommes, fussent-ils ses pires ennemis.

La publicité faite autour de la capture du « sauvage » attira l'attention du professeur Kroeber qui avait consacré sa vie à l'étude des Indiens de la Californie. Il télégraphia au shérif pour lui demander d'accueillir son collègue le professeur Waterman.

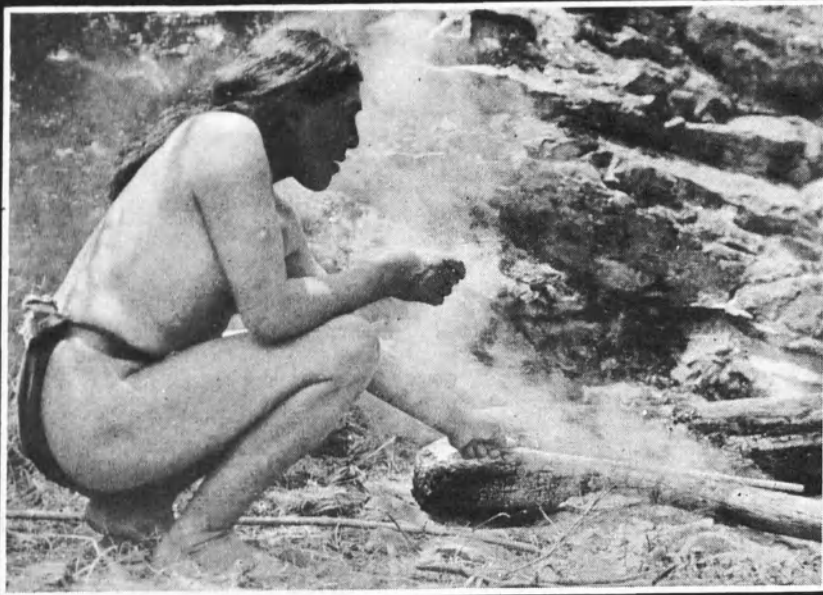
Ce dernier arriva à la prison, muni de vocabulaires de

langues indiennes. Mis en présence d'Ishi, Waterman se mit à lui lire des listes de mots dans la langue des tribus qui avaient jadis vécu dans cette région de la Californie. Ishi l'écouta patiemment sans que rien sur son visage indiquât la moindre compréhension. Waterman, découragé, allait abandonner sa tentative de communiquer avec le sauvage, lorsqu'il prononça le mot « siwini » tout en touchant le bois du lit sur lequel l'Indien était assis. Soudain, la face de celui-ci s'éclaira. Il répéta le mot. Les deux hommes, conscients de l'importance de l'incident, frappèrent à l'envi le bois du lit, criant « siwini », « siwini ».

Le mystère était en partie résolu. L'ethnologie avait identifié le « sauvage », celui-ci était membre de la tribu des Yahis, depuis longtemps considérée comme disparue. Ishi n'était plus prisonnier de sa langue. Il pouvait communiquer, bien qu'imparfaitement, avec un Blanc (qu'il prit d'ailleurs pour un Indien). Il n'était plus seul et il perdit son expression de bête traquée.

Que faire de ce sauvage qui ne pouvait continuer à être traité en détenu ? Le shérif consentit au transfert de

Au printemps de 1914, Ishi et ses amis blancs partirent en expédition dans le pays Yana, où avaient vécu les ancêtres d'Ishi, les Indiens Yahi. Là, Ishi était né, avait mené longtemps une existence traquée avec quatre membres de sa famille, seuls survivants de la tribu, puis avait connu de longues années de solitude absolue. Ishi ressuscitait ce qui avait été sa vie quotidienne : la cueillette, la préparation du feu pour la cuisson des aliments (ci-dessous), la chasse au daim qu'il savait abattre d'une seule flèche (ci-contre), la pêche du saumon, à l'aide d'un harpon à deux pointes (à droite). Il fabriquait lui-même ses outils, ses armes et ses flèches de bois à pointe d'obsidienne. Son habileté manuelle était extraordinaire. Lors de cette expédition, Ishi évoqua pour ses amis les techniques, les mœurs et la religion des Yahi, cette vie d'antan qui appartient aujourd'hui à l'histoire de l'humanité.



Toutes les photos
Musée d'anthropologie Robert H. Lowie,
Université de Californie

Le dépositaire d'une société disparue

son captif à l'Université de Californie. En acceptant de s'occuper d'Ishi, les professeurs de cette université assumèrent une tâche difficile. Ishi venait de surgir de la préhistoire. En apparence, il avait atteint la cinquantaine, pourrait-il s'adapter à la civilisation industrielle du xx^e siècle ? Il était le dernier survivant de l'âge de la pierre aux Etats-Unis. Il lui faudrait, tard dans la vie, remonter non point des siècles mais des millénaires.

La première épreuve fut celle du chemin de fer. Pendant sa vie errante, Ishi avait vu de loin ce monstre essoufflé que sa mère lui avait décrit comme un démon à face noire. Maintenant il lui fallait non seulement s'en approcher, mais se confier à lui. En brave Indien, Ishi ne témoigna aucune terreur et monta sans hésitation dans son compartiment. Pendant tout le trajet, il resta impassible sans regarder personne. D'autres merveilles l'attendaient à San Francisco, le ferry, les tramways et même plus tard le cinéma et les avions.

Devant tant de nouveautés, il ne manifesta jamais ni émotion ni effroi. La stricte étiquette indienne qu'il observait toujours le lui interdisait. Plus tard, lorsqu'il put communiquer avec ses amis, il leur fit part de ses impressions. La hauteur des édifices à San Francisco ne le sur-

prit aucunement. Ils étaient plus petits que les falaises de son pays. Les avions ne lui causèrent que peu de surprise. Leur vol lui parut moins sûr que celui des aigles de ses montagnes. De tous les engins des Blancs, seuls les tramways avec leur bruit et leur glissement rapide lui parurent dignes d'éloges. Il apprit rapidement à s'en servir, les distinguant par leurs lettres et leurs numéros.

Il s'initia rapidement au mode de vie des Blancs. Peu après son arrivée à San Francisco, il fut invité à déjeuner. Son remarquable sens d'observation et son souci de l'étiquette lui évitèrent tout impair. Promu assistant du concierge, au Musée, Ishi eut droit à un chèque mensuel. Pour l'encaisser, il dut apprendre à le signer, ce qu'il fit très rapidement. Quand on voulut s'assurer de ses connaissances arithmétiques, il déclara ne connaître aucun chiffre au-dessus de dix. Quelle ne fut pas la surprise de Kroeber, lorsqu'un jour, Ishi qui disposait en piles d'égale hauteur les dollars d'argent qu'il avait économisés, lui indiqua fort correctement le nombre des pièces qui s'élevait à plus de quatre-vingts. Comme beaucoup de « primitifs », Ishi ne jugeait pas utile d'énumérer des chiffres sans les rattacher à des objets précis.

De même que tous les primitifs qui ont séjourné dans nos villes, Ishi fut déconcerté par le nombre des Blancs. Quand il vit pour la première fois les foules de San Francisco, il ne cessait de répéter : « Beaucoup de Blancs, beaucoup de Blancs. » En ceci son attitude ne différait point de celle d'un chef indien du Brésil que j'ai connu



et qui, ayant été emmené à Rio de Janeiro, dit à son retour aux gens de sa tribu : « Les Blancs sont plus nombreux que les fourmis, nous sommes perdus. »

C'est par fidélité aux usages de sa tribu qu'Ishi se refusa à révéler son nom. A ceux qui, grossièrement s'en informaient, il répondit : « J'ai été si longtemps seul que je l'ai oublié. » C'est Kroeber qui le baptisa « Ishi », mot qui, en Yana, signifie « homme », puisqu'il était nécessaire qu'il eût un état civil.

La découverte de la civilisation moderne par Ishi n'aurait été qu'un fait divers dont la seule signification eût été de prouver aux sceptiques qu'un homme de la préhistoire pouvait en quelques mois s'adapter à notre civilisation, mais son séjour parmi les hommes du **xx**^e siècle fut surtout utile à la science.

Il était le seul dépositaire de la langue, des traditions et de l'histoire d'une société humaine à jamais disparue. Soit par gentillesse, soit par gratitude ou peut-être aussi parce qu'il comprit qu'il contribuait à perpétuer le souvenir de son peuple, Ishi, dans la mesure de ses moyens, s'efforça de transmettre ses connaissances aux ethnographes et aux linguistes qui l'interrogèrent. Il se plaisait tout particulièrement à enseigner à ses amis les techniques de la préhistoire qui avaient permis, à lui et aux siens, de survivre pendant tant d'années.

Devant un public admiratif, il taillait des pointes en silex, faisait jaillir le feu de deux pièces de bois et fabriquait des arcs et des flèches selon les traditions artisanales de ses ancêtres. Il se surpassa au cours d'un pèlerinage

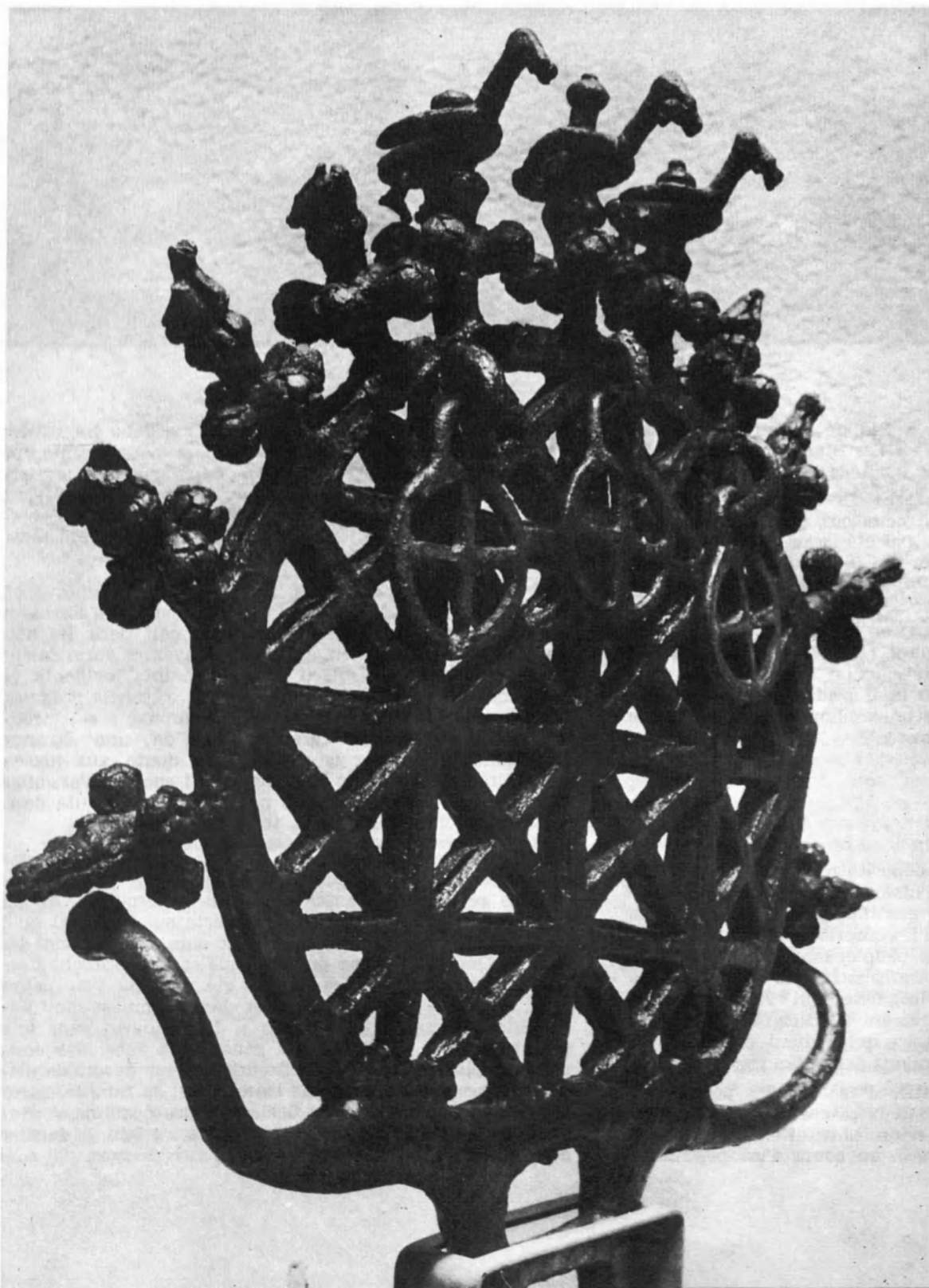
qu'il effectua en compagnie de ses amis dans les vallées où il avait vécu avec les derniers Yahi, et mène ensuite une existence solitaire et errante. Ses vieux ennemis, les fermiers, le reçurent cordialement et Ishi se sentit gêné d'avoir jadis pillé leurs greniers. Il fit partager à ses compagnons la rude existence des Indiens de la préhistoire, avec ses peines et ses joies.

Ce fut pour les ethnologues une expérience unique où ils apprirent à voir la nature avec les yeux d'un chasseur du néolithique. A mesure qu'il s'enfonçait dans les bois qu'il connaissait si bien, de vieux souvenirs surgissaient dans la mémoire d'Ishi. Il raconta maints incidents de sa jeunesse sur les lieux mêmes où ils s'étaient produits. Mais peu à peu au plaisir qu'il avait éprouvé à se retrouver dans un cadre familier, succéda une étrange impatience de quitter la région. Sans doute, aux joyeux souvenirs de ses années juvéniles avait succédé l'angoisse des mauvais jours. C'est d'un pas alerte qu'il monta dans le train qui l'éloignait de la terre de ses ancêtres.

Ishi avait une constitution de fer, mais il n'était pas immunisé contre les maladies des Blancs et surtout contre la plus redoutable d'entre elles : la tuberculose. Aucun soin ne put enrayer les effets dévastateurs du mal qu'il contracta à la quatrième année de son séjour parmi les Blancs. Quand ses amis jugèrent que sa fin approchait, se conformant à l'usage des Indiens qui veut que l'on meure chez soi, ils le firent transporter dans le musée d'ethnographie qui était « sa maison ». Ishi mourut sans une plainte avec le stoïcisme des gens de sa race. Ses amis ethnographes estimèrent qu'il était de leur devoir de disposer de sa dépouille comme l'aurait fait sa famille. Il fut incinéré avec son arc, ses flèches et des coquillages. Sur sa niche funéraire sont gravés les mots : « Ishi, le dernier des Indiens Yana, 1916. »

UNE CIVILISATION SURGIT DE L'INCONNU

par Emmanuel Laroche



**UN ART MODERNE
VIEUX DE 4000 ANS.**

— Au nombre des vestiges découverts en Anatolie Centrale se trouvent de singuliers objets, dont on pense qu'ils sont vieux de 4000 ans; généralement de bronze ou de cuivre, on les désigne sous le nom « d'enseignes ». Quelques-uns représentent des animaux, comme des cerfs ou des taureaux (voir p. 20), alors que d'autres (à gauche et à droite) carrés, ronds, ou en forme de faucille, sont d'une composition étonnamment moderne. Certains d'entre eux portent la swastika, très ancien symbole solaire, si bien que l'on appelle aussi ces enseignes « emblèmes solaires ».

Photos © Ara Güler



LES Hittites forment un chapitre nouveau de l'histoire ancienne ; ils sont une conquête de la science moderne. Il y a cent ans, à peine soupçonnait-on leur existence, et c'est seulement depuis une quarantaine d'années qu'ils ont émergé du néant, que l'on déchiffre leur histoire dans leurs propres annales, que l'on pénètre dans leurs croyances grâce à leurs sculptures rupestres.

Des prestigieuses civilisations de l'Orient préclassique, au moins les Grecs avaient-ils une connaissance fondée sur des traditions et des rapports directs : l'Égypte se lisait sur les sables, par ses pyramides et ses obélisques. Babylone avait laissé le souvenir d'une richesse et d'une puissance sans égales ; Alexandre l'avait conquise, et les mages chaldéens envahissaient Rome de leur astrologie.

Mais un profond voile d'oubli était tombé sur l'Anatolie ancienne, du jour où les dernières tribus anatoliennes indépendantes étaient écrasées et assimilées par les empires voisins, assyrien puis perse ; tandis qu'à l'Ouest les colons grecs semblaient se désintéresser du continent.

Il est vrai qu'Homère cite quelque part, en passant, le peuple des kéteioi : on devine aujourd'hui, après coup, qu'il doit s'agir des Hittites, sous un déguisement grec. Mais comme le poète ne nous en dit rien de précis, et qu'il ne sait même pas où les situer dans l'immensité anatolienne, le fait reste sans valeur.

Il est vrai qu'Hérodote, notre grand informateur des choses de l'Orient, parlant des ancêtres de la Lydie classique, mêle à des noms authentiques ceux de dynastes lointains parmi lesquels on reconnaît un certain Mursilos, roi hittite désormais familier aux historiens ; mais que pouvait-on tirer de ces fables ?

Il y a près d'Izmir (Smyrne) deux monuments rupestres sculptés par les Hittites ; les Grecs les connaissaient bien, mais il les interprétaient mal. On attribuait celui de

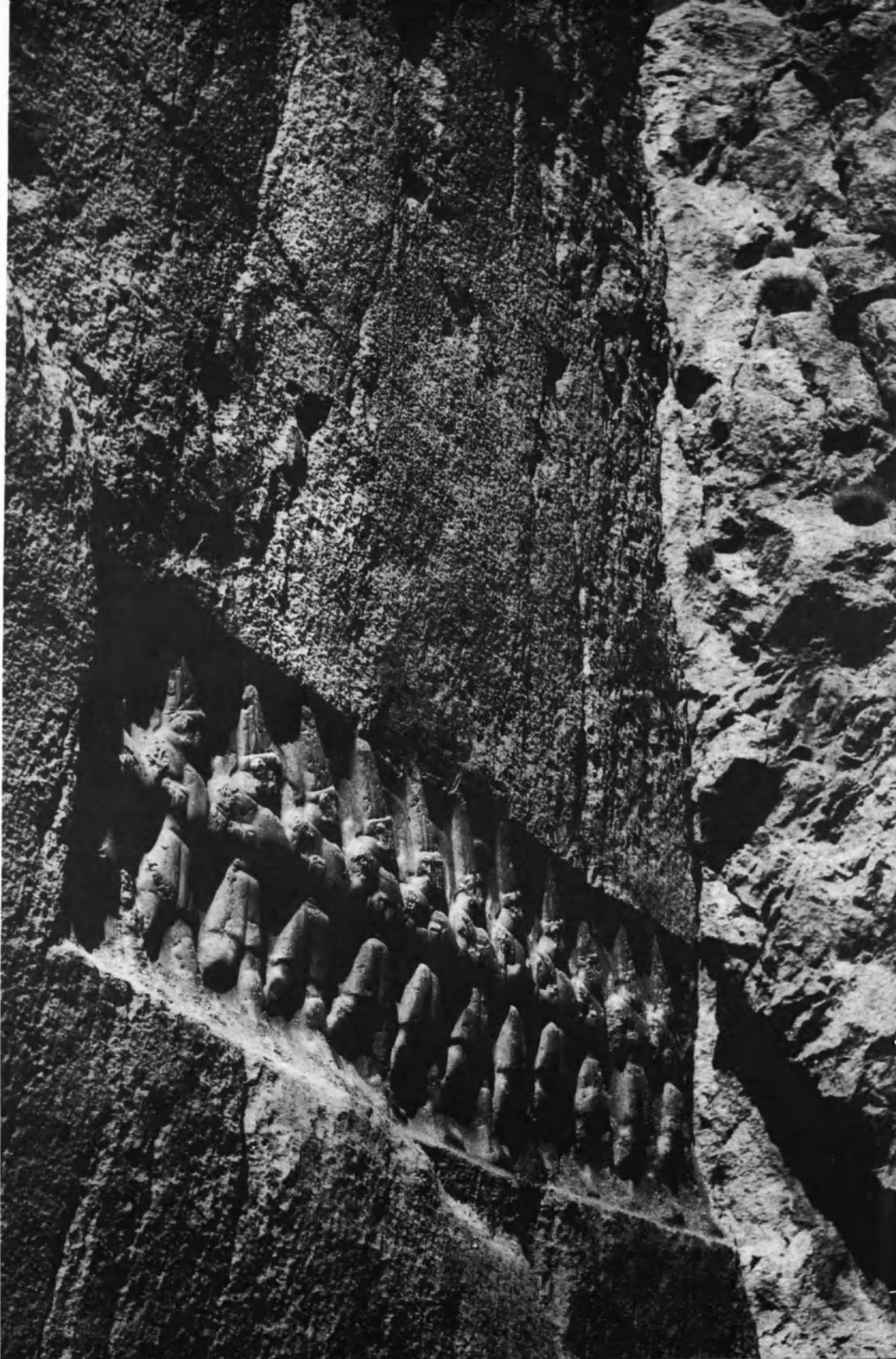
Karabel, un prince accompagné de ses hiéroglyphes, au passage du pharaon Sésostris qui ne vint jamais là. L'autre était devenue une Niobé pleurant son malheur ; il s'agit en vérité d'une source sacrée, taillée dans le flanc du Sipyle, près de laquelle se lisent encore les signes hittites formant le nom du dédicant.

Plus loin, dans les obscures montagnes du Pont, les Grecs imaginaient le repaire de ces redoutables Amazones, dont on assurait qu'elles avaient secouru les Troyens, et que Hercule avait vaincues, non sans peine. Les Amazones demeurent encore maintenant une énigme complète : invention fabuleuse de la mythologie ou témoignage amplifié d'un peuple « matriarcal » ? Certains auteurs maintiennent que la légende se fonde sur une interprétation erronée des figures de Yazilikaya, près de Bogazköy. Il y a loin de cette procession divine à la fureur de Penthésilée.

Au fond de l'Arménie, dans la nuit des temps, le peuple des Chalybes avait, dit-on, détenu le secret de la métallurgie ; l'acier portait leur nom. Ici encore, on discerne une lueur de vérité historique ; pendant tout le second millénaire avant J.-C., les Hittites passèrent aux yeux de leurs concurrents orientaux pour les maîtres forgerons, et les détenteurs du fer de bonne qualité.

Mais les siècles étaient passés, le secret était divulgué, les tribus hittites retombées à la barbarie ; et lorsque l'aventure militaire de Cyrus-le-Jeune amène les 10 000 de Xénophon dans ces parages, à la fin du IV^e siècle avant J.-C., ils ne rencontrent plus que des pillards farouches, blottis dans leurs cabanes de terre sèche.

Les Grecs n'ont eu connaissance de leurs voisins orientaux immédiats que par personne interposée, par les Phrygiens et les Lydiens ; et le destin a voulu que presque toute l'annalistique grecque relative à ces peuples périsse



Les hiéroglyphes cèdent leurs petits secrets

dans le naufrage de la culture antique. Le géographe Strabon, natif d'Amasya, ancienne ville forte des Hittites, nous donne des indications vagues et souvent inexactes sur les populations « anciennes » d'Asie Mineure. Il est à peine exagéré de dire que ce sont désormais les sources hittites qui nous permettent d'expliquer et de compléter les affirmations de Strabon. Quand l'administration byzantine prend en charge les diocèses anatoliens, il ne subsiste plus de la vieille civilisation indigène que quelques noms propres de personnes et le souvenir de pratiques païennes à jamais condamnées.

Les Hittites sont plusieurs fois nommés dans la Bible, depuis l'époque patriarcale jusqu'au temps de l'exil. Mais ce sont les Hittites de Syrie, les restes de ces royaumes mixtes que les grands souverains avaient bâtis sur l'Euphrate et sur l'Oronte, à l'époque de leur poussée vers le Sud. Ils sont en partie sémitisés, en partie hourrites, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à une branche latérale, allogène, du monde anatolien.

Dans la perspective historique que les plus récents déchiffrements nous ont révélée, les Hittites de l'Ancien Testament s'appellent les Néo-Hittites. Contemporains des Assyriens, des Phéniciens et des Hébreux, ils représentent mal la véritable culture hittite, celle qu'il faut chercher en Anatolie centrale et qui s'est épanouie du XIX^e siècle au XIII^e siècle avant J.C.

La révélation de ce peuple s'est faite d'abord, sans méthode, au hasard des explorations : entre 1750 et 1900, de nombreux voyageurs eurent l'occasion de signaler des monuments inscrits en une écriture originale, constituée de dessins imagés, analogue à l'écriture égyptienne. On les

appela « hiéroglyphiques », et l'on avait raison, car il est établi que l'invention de cette écriture, due aux Hittites eux-mêmes, provient de sanctuaires et répond à des préoccupations religieuses.

Mais le mystère des hiéroglyphes hittites devait résister à toutes les tentatives de déchiffrement, parce qu'il fallait vaincre à la fois deux obstacles, l'écriture et la langue, également inconnues. C'est seulement après qu'on eut maîtrisé l'autre écriture, les cunéiformes, qu'il devint possible d'attaquer les hiéroglyphes en utilisant de rares inscriptions bilingues et en cherchant à retrouver la langue hittite par une analyse interne des monuments.

Cette tâche, inaugurée avec succès vers 1930 par plusieurs savants travaillant séparément, est encore inachevée. Elle a été facilitée et encouragée par la découverte de Karatepe en 1947. Les bilingues phéniciens-hittites ont aussitôt confirmé la justesse des efforts antérieurs, en même temps qu'elles corrigeaient bien des erreurs de détail et donnaient à l'intelligence des textes une impulsion nouvelle.

D'un autre côté, le déchiffrement en cours des hiéroglyphes paraît à beaucoup d'historiens assez décevant, parce qu'il ne leur apporte pas ce qu'ils attendent, des récits précis et circonstanciés. On a affaire le plus souvent à des inscriptions de caractère local, relatant des événements d'intérêt privé, dédicaces de temples, construction de palais. Les très nombreux sceaux hittites imprimés sur tablettes ou sur bulles d'argile ne contiennent guère que des signatures de princes et de fonctionnaires.

Il ne saurait être question d'y apprendre la « grande histoire » ; mais toute cette masse documentaire constitue pour le spécialiste une source de premier ordre, tant au point de vue de l'onomastique que de la religion. Le célèbre rocher de Yazilikaya qui, dès la découverte, fut reconnu comme le principal monument d'art et de civilisation hittite, demeure pour nous en partie mystérieux, bien que la lecture des noms divins qu'il conserve ait fait ces derniers temps des progrès sensibles.



Photos © Ara Güler

L'HISTOIRE ÉCRITE DANS LA PIERRE. Dans la religion des Hittites, les sanctuaires en plein air jouaient un rôle essentiel ; le plus célèbre est Yazilikaya, proche de Hattusa, l'ancienne capitale hittite (aujourd'hui Boghazköy). A gauche, procession de personnages coiffés de hauts bonnets pointus. A droite, relief représentant le roi Tuthalija qui étreint le jeune dieu Sharrumma.

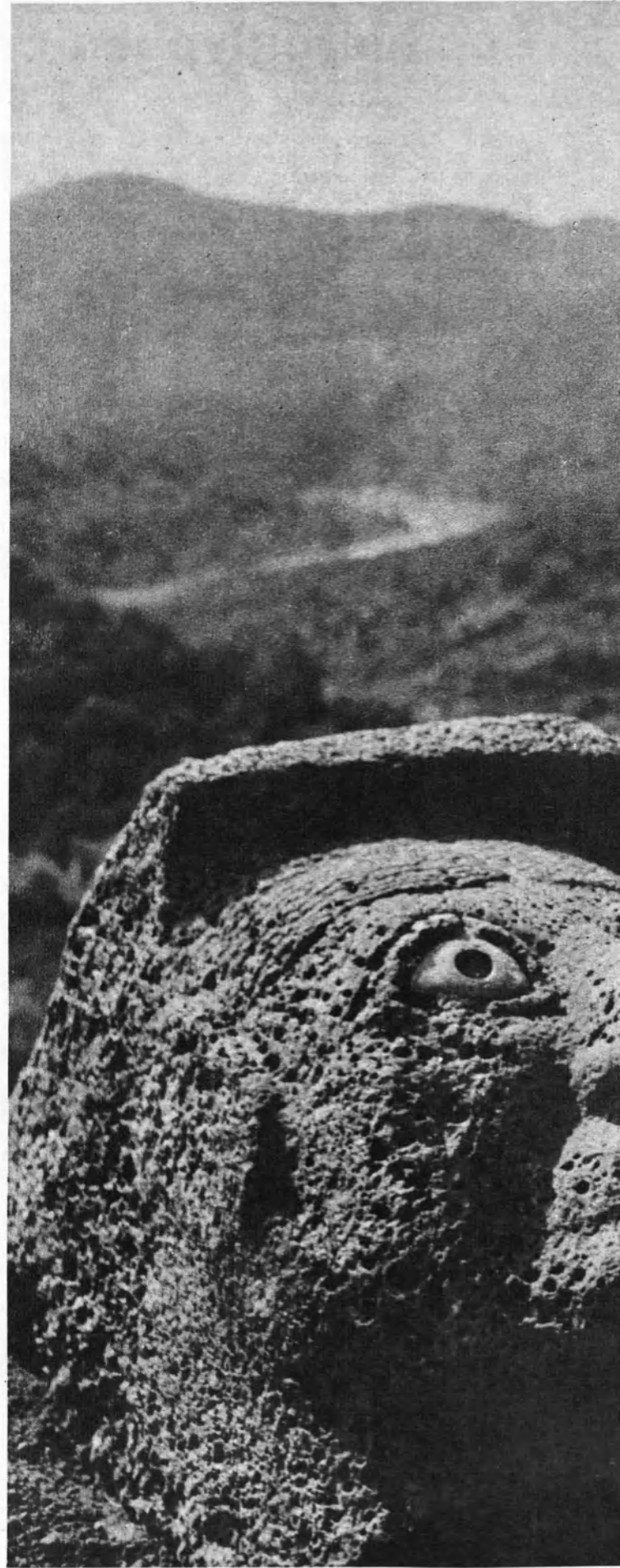
La mise en place des Hittites dans le temps et l'espace, que les monuments hiéroglyphiques étaient impuissants à fournir, ce furent des sources indirectes qui la livrèrent aux orientalistes dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'un des premiers grands textes égyptiens déchiffrés, le poème de Pentaour, narrait l'expédition syrienne de Ramsès II, qui aboutit à la bataille de Qadesh et à la paix égypto-hittite. Par là, se situait immédiatement le règne d'un des plus grands souverains, Hattousil III, partenaire du pharaon dans cette affaire : fin du XIV^e siècle.

En même temps, les Annales assyriennes établissaient l'histoire des campagnes occidentales de l'empire mésopotamien, de ses démêlés avec les gens du Hatti, de l'annexion progressive des Néo-Hittites, les Heth de la Bible. Il apparaissait que le foyer culturel et politique de ce peuple avait été non pas la Syrie septentrionale, mais l'Anatolie centrale en deçà du Taurus.

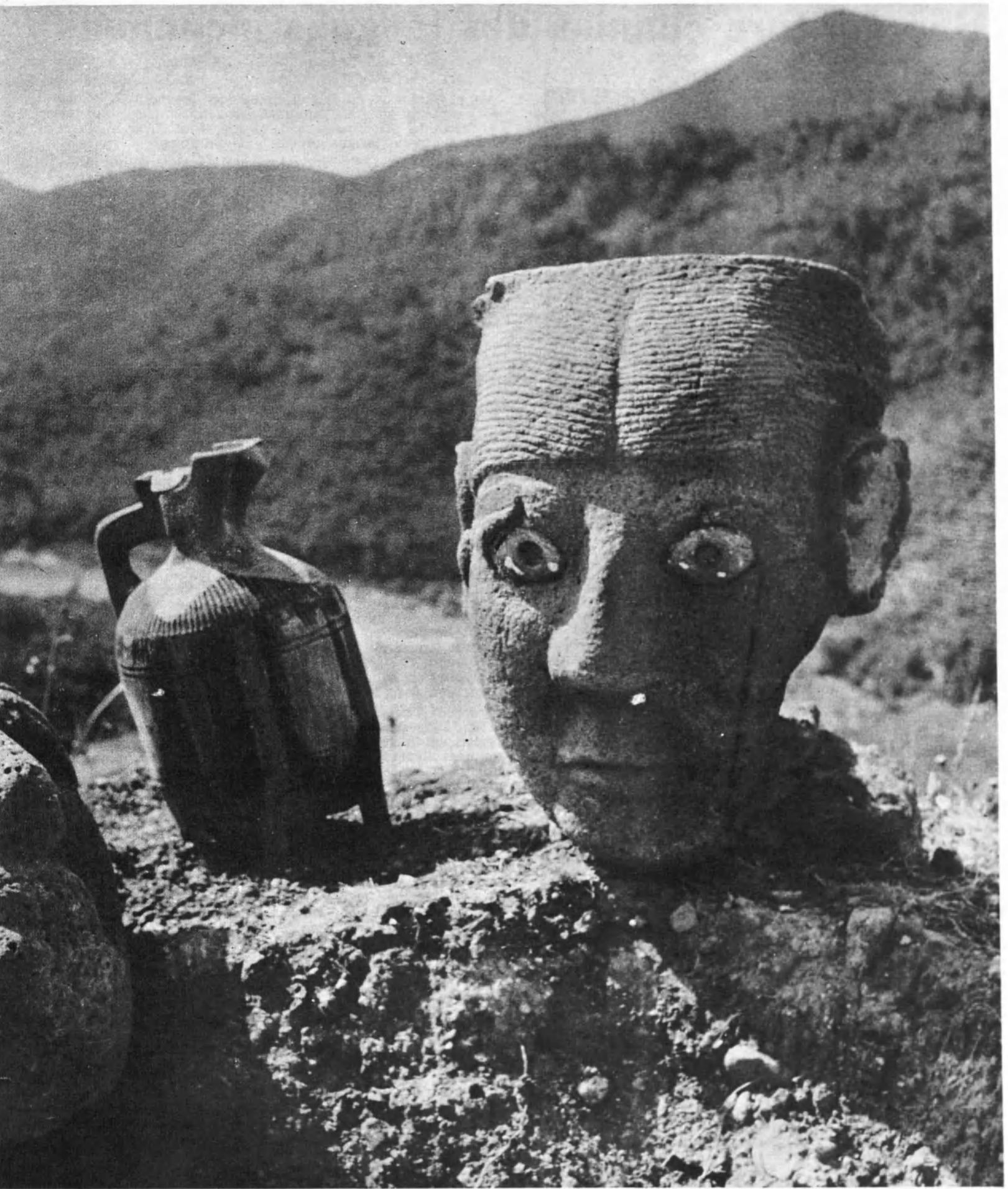
La découverte des archives diplomatiques de Tell El Amarna apporta à ces données fragmentaires le complément nécessaire. Rédigées en cunéiforme babylonien, elles contenaient la correspondance des roitelets syriens et palestiniens avec le Pharaon ; les Hittites y sont nommés à mainte reprise : ils y font figure d'ennemis du Nord exerçant une pression de plus en plus menaçante sur les petits royaumes sémitiques de Moyen-Euphrate et de l'Oronte.

Grâce à ces textes datés, les Hittites entrent dans l'histoire générale et dans la chronologie. L'une des lettres amarniennes, issue d'une principauté anatolienne, était rédigée dans la langue nouvelle, celle des Hittites. On approchait du but : la connaissance des Hittites fondée sur des documents indigènes.

Toute notre connaissance actuelle de cette civilisation provient des archives royales de Hattousa, l'ancienne capi-



FORT HABILES, LES ARTISANS de l'Ancienne Anatolie travaillaient l'or, l'argent et le cuivre, comme en témoignent les objets découverts dans les tombeaux et les sites de fouilles. D'or et d'argent, statuette d'une femme (à gauche), aujourd'hui au Musée Hittite d'Ankara.

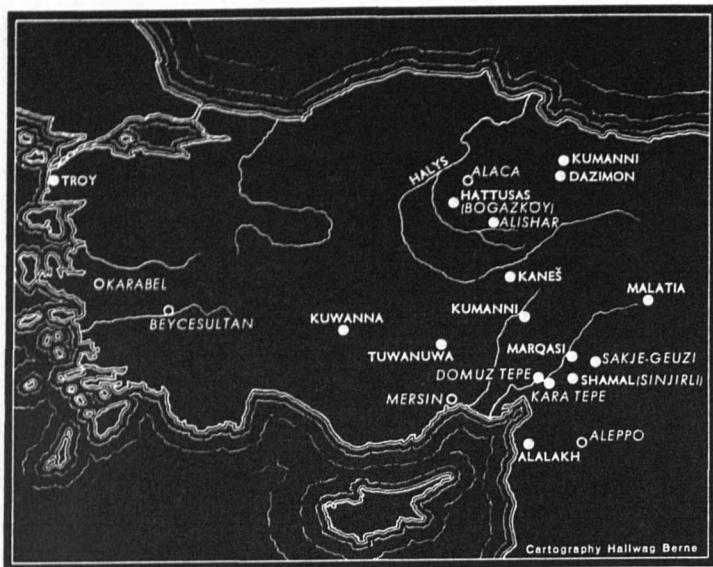


Photos © Ara Güler

SUR LA MONTAGNE NOIRE FABULEUSE DÉCOUVERTE

A la fin de l'été 1945, un groupe d'archéologues turcs qui cherchaient la piste des anciennes civilisations d'Anatolie découvrit les ruines d'une ancienne ville hittite, à Karatepe, sur une crête escarpée appelée la Montagne Noire. Les expéditions ultérieures mirent au jour de nombreuses statues (ci-dessus) et sculptures, outre d'innombrables inscriptions, dont certaines étaient bilingues : le texte phénicien accompagnait les hiéroglyphes hittites. Il était enfin possible de lire les hiéroglyphes hittites - écriture inconnue de la langue inconnue d'un peuple inconnu. On avait trouvé la clé d'une énigme que les savants cherchaient à percer depuis près de soixante-dix ans. 19

Une écriture connue, des langues inconnues



Les anciens centres de peuplement hittites se trouvaient dans la Turquie actuelle et le nord de la Syrie. Après l'écroulement du vaste empire hittite, autour de 1 200 avant J.-C., les traditions culturelles se maintinrent dans certains centres sept siècles encore, puis les dernières villes hittites autonomes furent absorbées dans l'empire assyrien.

Le site, proche du village de Bogazköy, à environ 150 km Est d'Ankara, avait attiré l'attention des voyageurs par ses ruines imposantes et par ses monuments rupestres. Une fouille fut entreprise en 1905 sous la conduite de l'archéologue allemand H. Winckler ; elle fut menée comme toutes celles de cette époque, sans trop d'ordre ni de rigueur. Mais, on pardonne tout aux fouilleurs heureux. En quelques campagnes, des milliers de tablettes étaient recueillies et dirigées sur les musées d'Istanbul et de Berlin.

Interrompues pendant la première guerre mondiale, les recherches, cette fois méthodiques, ont repris sous la direction de K. Bittel. Elles ont dégagé l'ensemble de l'acropole où se trouvait la bibliothèque royale du XIII^e siècle ; d'autres centaines de tablettes garnissent maintenant les tiroirs du musée hittite d'Ankara.

L'écriture dans laquelle sont rédigés ces documents est une variété bien connue du cunéiforme babylonien classique, celle-là même que l'on rencontre sur tous les sites antiques de l'Ouest : à Amarna, à Tell Açana, près d'Antioche, à Ugarit-Ras Shamra, au Nord de Lattaquié.

Tout assyriologue bien entraîné peut lire et transcrire l'écriture ; mais celle-ci a servi à noter des langues diver-

ses, et c'est alors que les difficultés commencent. A Bogazköy, sept langues au moins sont représentées dans les archives, la principale, de beaucoup, étant le « hittite », c'est-à-dire la langue officielle de l'Empire.

Par bonheur, il s'y rencontre aussi des documents internationaux (traités diplomatiques) en babylonien, ainsi que des pièces de littérature traditionnelle provenant de Mésopotamie. Le contenu de ces documents était immédiatement accessible aux assyriologues ; il a fourni, dès le début, les cadres généraux de l'histoire hittite.

Le reste, la majorité des tablettes, proposait à la perspicacité des savants de nombreuses énigmes à résoudre. Il fallait déchiffrer, sur une écriture connue, des langues complètement inconnues, et dont la parenté même ne pouvait pas être soupçonnée a priori.

Ce fut le génie de Hrozny que de se libérer de toute idée préconçue, et de s'attaquer à l'intelligence des textes par la seule méthode analytique. Des équations évidentes lui ayant livré le sens de deux ou trois phrases simples, il en acquit la conviction que le hittite appartient, par sa grammaire générale et une partie de son vocabulaire, à la grande famille des langues indo-européennes (indo-iranien, grec, latin, germanique, slave, celtique, etc.). Passant outre au scepticisme des linguistes, il prouvait le mouvement en marchant, et traduisait du premier coup de façon magistrale le Code et des parties importantes des Annales royales. Grâce à lui, une branche nouvelle de l'orientalisme était ouverte.

On comprend maintenant comment, par suite de circonstances fortuites, la science hittitologique est demeurée durant une génération scindée en deux disciplines parallèles. Ce ne sont pas les mêmes hommes qui déchiffrèrent le hittite cunéiforme de Bogazköy et les hiéroglyphes hittites de Syrie. A ces deux séries de documents correspondent deux dialectes fortement différenciés : le hittite « classique » des tablettes cunéiformes n'a laissé aucune trace après la destruction de la capitale (vers 1200 avant J. C.), tandis que la langue « louvite » des hiéroglyphes est celle qui, parlée entre 1200 et 500 avant J. C., a survécu dans le lycien d'époque grecque (Sud-Ouest de l'Anatolie face à Rhodes).

La tâche principale qui incombe à la nouvelle génération des hittitologues consiste à remettre en ordre ces données dispersées, à achever la publication des nombreux inédits et à déchiffrer les plus anciens monuments hiéroglyphiques qui résistent encore à tous les efforts.

EMMANUEL LAROCHE. *Professeur de linguistique générale à l'Université de Strasbourg, directeur d'études à l'École pratique des hautes études de Paris, directeur de la « Revue Hittite et Asiatique », est l'auteur de nombreux articles relatifs aux langues et civilisations de l'Asie Mineure et ouvrages consacrés aux Hittites. Citons : « Recherches sur les noms des dieux hittites », « Dictionnaire de la langue louvite », « Les Hiéroglyphes hittites » (tome I, CNRS, 1960)*

Photos © Ara Güler

Carte extraite de "History of Mankind. Volume I, Prehistory and the Beginnings of Civilization" par Jacquetta Hawkes et sir Leonard Woolley, publié sous l'édige de l'Unesco. A paraître prochainement.

LES CERFS ET LES TAUREAUX, que l'on voit sur cette enseigne trouvée dans une tombe royale à Alaca Hoyuk sont des divinités que les Hittites ont héritées des premiers habitants de l'Anatolie. « Art hittite » ne désigne pas seulement l'art d'un unique peuple, mais aussi des formes artistiques issues d'un complexe culturel auquel les Hittites et d'autres groupes ethniques ont également contribué.





FAO - C. Bavagnoli

La Nigeria a entrepris d'accroître sa production alimentaire et a créé un plan d'établissement agricole, associé à la création de fermes-écoles où les jeunes gens (ci-dessus) apprennent les techniques agricoles modernes. Pour rester en rapport avec la poussée démographique, la production alimentaire doit tripler d'ici la fin de ce siècle.

GASTRONOMIE POUR AUDACIEUX

par Ritchie Calder

SUR ce marché congolais en plein air, des vendeurs vous proposent les chenilles noires, velues et grasses, longues de 10 cm, qui grouillent devant eux. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'appâts vivants pour pêcheur à la ligne : ces chenilles sont destinées à la consommation humaine.

Déjà l'on frémit à la pensée des épouvantables privations qui ont pu réduire des êtres humains à une telle extrémité ! Pourtant, nous ne sommes pas dans la zone du Congo où sévit la disette, et ces chenilles ne sont pas destinées à des affamés : pour les Africains, elles représentent au contraire un mets recherché, comme ailleurs les crevettes, les escargots ou les cuisses de grenouilles.

Dans la « maison longue » d'un village de Bornéo, juchée dans les arbres de la jungle, je repris deux fois d'un plat succulent, dont se régalaient tous les convives. Certains ingrédients étaient facilement reconnaissables — riz au safran, morceaux de poulet, herbes et épices — mais il y avait aussi de petites boulettes d'un goût excellent que je n'arrivais pas à identifier. Après avoir mangé

de bon appétit, j'interrogeai le chef du village. Dès que j'eus entendu sa réponse, je m'esquivai vivement pour me laisser glisser au bas de l'échelle et aller vomir mon déjeuner dans les buissons : les succulentes boulettes étaient des limaces semblables à ces parasites que j'arrachais à chaque instant de mes épaules lorsque je voyageais dans la jungle. Si je n'avais pas demandé d'éclaircissements, mon estomac n'aurait pas protesté, mais mon imagination s'était révoltée à l'idée de me remanger moi-même !

En Afrique occidentale, d'ambitieuses tentatives pour organiser des élevages de volaille se sont soldées par de coûteux échecs, en raison des micro-organismes que l'on trouve dans cette région. D'ailleurs, aux jours de fête, le régal traditionnel des habitants n'est pas, comme chez nous à Noël, une oie ou une dinde, mais un plat d'escargots géants. Chacun de ces animaux fournit environ une demi-livre de nourriture, et leur chair est aussi appétissante que celle de l'*abalone*, mollusque californien, qui figure à la place d'honneur sur bien des menus américains.

“Chien de mer, je te baptise saumon”

Dans les déserts d'Arabie, les Bédouins nomades mangent des criquets grillés. Le criquet pèlerin est un fléau pour les cultures depuis l'époque biblique. Cet insecte n'est guère qu'un estomac muni d'ailes : il consomme par jour son propre poids de végétaux. Lorsqu'on sait qu'un « nuage de sauterelles » pèse parfois plusieurs milliers de tonnes, on comprend qu'il puisse faire des ravages épouvantables.

Mais les voyageurs du désert se soucient peu des récoltes qui poussent à des centaines de kilomètres de distance. Pour eux, le criquet est un aliment. A tel point que lorsque les services de protection voulurent envoyer des agents dans le « croissant vide » d'Arabie pour y détruire les criquets avant que ceux-ci ne prennent leur vol, ils durent les munir de sacs remplis de dollars d'argent à l'effigie de Marie-Thérèse, après avoir fait frapper à cet effet de nouvelles pièces de ce modèle, vieux de deux cents ans. En effet, les tribus qui vivent dans ces déserts ne connaissent pas d'autre monnaie, et elles exigeaient d'être payées pour consentir à laisser détruire les criquets.

EN Ecosse, à l'époque de ma jeunesse, nous avions l'habitude, mes camarades et moi, de nous rendre en cachette dans les quartiers pauvres de la ville pour y acheter des morceaux d'algues, friandise aussi tentante à nos yeux que la « barbe à papa » des générations plus fortunées. Nous nous cachions pour n'être pas accusés d'avoir des goûts vulgaires. Et pourtant, beaucoup plus tard, il m'est arrivé de payer un dollar dans un restaurant de luxe un plat qui n'était guère qu'une façon prétentieuse de présenter ces mêmes algues.

Ces quelques exemples nous permettent de comprendre le sens véritable du dicton : « Nourriture pour l'un, poison pour l'autre. » En certains cas, d'ailleurs très rares, cette remarque est littéralement exacte. Il existe des allergies qui font que des aliments aussi inoffensifs en général que les fraises, les œufs ou le chocolat provoquent des réactions violentes et parfois même fatales chez certains sujets.

Mais le plus souvent nos goûts et nos répugnances sont l'effet de nos habitudes, de notre imagination (à moins que ce ne soit de notre manque d'imagination) ou encore de tabous, et les réactions de notre organisme ne sont pas d'origine bio-chimique mais psychologique — comme mes vomissements à l'idée d'avoir absorbé des limaces.

Ces réactions n'en sont pas moins réelles. Au plus fort d'une famine, des végétariens par conviction religieuse se laisseront mourir de faim plutôt que de consommer de la viande, et les mangeurs de riz refuseront de se nourrir de froment. Un professeur de réputation internationale, libre penseur, et donc fort loin de croire au caractère sacré des lois d'hygiène du Lévitique, n'arrive pas à avaler du jambon ou de la viande de porc : son estomac refuse d'enfreindre les principes qui lui ont été inculqués dans sa jeunesse.

L'un des poissons les plus appétissants et les plus nutritifs, le maquereau, n'est jamais consommé dans mon pays par les pêcheurs qui le prennent et le vendent, parce que ceux-ci s'imaginent, bien à tort, que les maquereaux dévorent les cadavres des marins naufragés. En Thaïlande, où la nourriture est assez abondante, les mères compromettent leur propre santé, ainsi que celle de leurs nourrissons et des enfants qu'elles portent dans leur sein en refusant de consommer un grand nombre de fruits et de légumes, sous prétexte que ceux-ci sont des symboles fétichistes, et bien qu'ils ne jouent aucun rôle dans la religion qu'elles professent, le Bouddhisme.

D'autre part, le choix des aliments est souvent dicté par le snobisme. Personne ne voudrait manger du « chien de mer » (*Squalus acanthis*). Lorsqu'il est baptisé « saumon des roches » sur un menu, chacun le trouve excellent.

Personne ne saute de joie à l'idée de manger des reptiles. Pourtant, au banquet du lord-maire de Londres, le « clou » du menu est un véritable potage à la tortue, et l'on sait que la tortue est un reptile. Nous repoussons avec dégoût un œuf pourri, mais dans un restaurant chinois nous mangerons des œufs de tortue couverts et du potage aux nids d'hirondelle, c'est-à-dire de la salive d'oiseau, ces nids étant un mucilage (plein d'excellentes protéines) sécrété par les glandes salivaires de la salangane. La queue de kangourou figure au menu de la Chambre des Lords.

Photos OMS - Spooner





FAO - Eric Schwab

QUE PROPOSE LE MENU ? On étudie aujourd'hui scientifiquement les habitudes alimentaires et la valeur nutritive d'une foule de mets. Ci-dessous comestibles du monde entier assemblés pour l'expérimentation dans un institut de recherches britanniques. La modification des régimes alimentaires est sensible (ci-dessus) dans les programmes de pisciculture qui doivent fournir plus de protéines aux populations d'Indonésie. En vue d'une meilleure utilisation des ressources alimentaires, une commission mixte de la FAO et de l'OMS met actuellement au point un *Codex Alimentarius*, qui établira les normes alimentaires internationales.



Les Africains considèrent la queue de crocodile comme un morceau de choix, et les Esquimaux trouvent savoureuse la paume des pattes de l'ours polaire. Les Japonais expédient en Chine les allerons des requins qu'ils capturent, mais en gens économes de nourriture, ils en consomment la chair, tandis que le foie de ces animaux leur fournit en abondance de précieuses vitamines. A l'époque de Dickens, les pauvres mangeaient des huîtres, et les riches n'en voulaient pas. Aujourd'hui, les huîtres figurent sur la table des riches, et elles sont devenues trop chères pour que les pauvres puissent s'en offrir.

Dans les pays occidentaux, certains magasins de luxe vous vendront des fourmis en bouteilles et des conserves de vers à soie — fabriquées avec ce qui reste des cocons quand on a retiré la soie. On y trouve aussi des bocaux de manne récoltée dans les déserts dont parle la Bible. Ce n'est peut-être pas celle dont il est fait mention au livre de l'Exode, mais il est certain qu'elle provient d'un puceron qui se nourrit de l'exsudat sucré des tamariniers dans la région du Néguev et du Sinaï : les excréments de cet insecte séchent sous forme de flocons de sucre, que le vent transporte à travers les déserts.

Lorsque la nourriture est abondante, on peut se permettre d'être difficile. Au « Pays des festins et de la famine », quand les Esquimaux ont tué de nombreux caribous, ils n'en consomment que la langue, et jettent le reste à leurs chiens. Mais vient la disette, et ces mêmes Esquimaux rationneront les tripes des caribous, dont ils fendront aussi les os pour en extraire la moelle. Au Wyoming, selon les habitants, « on se coupe une grillade et l'on jette le bœuf ». En Angleterre, on verse les excédents de lait dans les anciens puits de mine.

COMMENT AIDER A LA CAMPAGNE CON

UNE « Semaine mondiale contre la faim » marquera le mois prochain le milieu de la « Campagne mondiale contre la faim » (1960-1965), entreprise par l'Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO) avec le concours des Nations Unies et de leurs Institutions spécialisées. Comme l'a dit le Dr B.R. Sen, directeur général de la FAO, le but de cette Campagne à travers le monde est « d'informer le public du défi que doit relever l'humanité, d'éduquer le public et d'ouvrir devant lui le dossier, pour débattre les divers aspects de la faim, de la pauvreté et du marasme économique d'une part, et d'autre part des remèdes qui y sont apportés ; enfin, cette Campagne constitue la plate-forme et le point de départ de l'action projetée pour résoudre ces problèmes ».

La « Semaine mondiale contre la faim », qui est en rapport avec la date de l'équinoxe, le jeudi 21 mars, symbole du printemps et des semailles dans l'hémisphère Nord, des moissons et des actions de grâce dans l'hémisphère Sud — sera pour le public une occasion précise de participer à la Campagne.

Alors que la Campagne s'attache au problème de la faim lui-même sous tous les angles (voir « Le Courrier de l'Unesco », numéro spécial de juillet-août 1962), l'action pratique est surtout axée sur quatre points particuliers : information et édu-

cation, financement, programme de recherches et programmes pratiques.

Pour aider cette Campagne, l'Unesco est en train de développer un vaste programme éducatif et informatif qui a deux objectifs :

— Dans les pays les plus favorisés, amener à une juste compréhension du problème de la faim, et de ce qui peut être fait à cet égard.

— Dans les pays les moins favorisés, donner à la population des connaissances qui la rende capable d'accroître la production, d'améliorer son régime alimentaire, et, d'une façon générale, d'atteindre un niveau de vie plus élevé.

La Campagne contre la faim est également adjointe au Programme des Bons d'entraide de l'Unesco, qui, au cours des dix dernières années, a lié l'éducation et l'échange des informations parmi les divers peuples du monde au financement qui a rendu possible l'acquisition d'un équipement éducatif et scientifique d'une valeur de plus d'un million de dollars.

L'Unesco en appelle à présent aux particuliers et aux organisations de quelque 18 pays donateurs (voir le tableau ci-dessous) qui contribuent directement aux programmes pratiques, lesquels permettent à la population d'autres pays d'accroître sa production alimentaire. Les Bons d'entraide de l'Unesco peuvent être employés à acheter de l'équipement et

des fournitures, utilisables dans le cadre de la Campagne contre la faim. Notons les principaux projets :

FOURNITURE D'EAU : un équipement peu coûteux pour forage de puits, de treuils et des seaux peuvent signifier toute la différence entre le bien-être et la vie difficile quand l'eau ne se trouve qu'à quelques mètres sous terre.

OUTILS AGRICOLES : dans de vastes régions sous-développées, le seul outil connu est une houe à manche court. Un modeste investissement peut permettre l'acquisition de charrues, de bêches, de pioches et de râtaux, qui améliorent la production agricole.

DE MEILLEURES SEMENCES : le proverbe : « De bonnes semences ne coûtent pas, elles rapportent », traduit parfaitement le fait que des semences de qualité entraînent un accroissement de la production à meilleur marché.

JARDINS : en fournissant des outils et des semences à bas prix, adaptés aux travaux locaux, on permet de produire un supplément de nourriture, et par ailleurs d'apprendre aux jeunes et à leurs familles à mieux équilibrer leur régime alimentaire.

ENSEIGNEMENT MENAGER : les régimes alimentaires insuffisants résultent autant de l'ignorance que de la pauvreté. Pour enseigner aux familles à mieux uti-

La jacinthe d'eau ne serait plus un fléau

Mais il existe une autre forme de gaspillage : quand les gens aiment certaines nourritures (les escargots géants, par exemple) qui nous paraissent un peu étranges, pourquoi vouloir leur imposer des goûts plus conformistes ? Ces aliments sont peut-être ceux que nous adopterons demain. Malgré toute leur science, les hommes des Temps modernes n'ont pas fait preuve de beaucoup d'initiative en ce domaine. Presque tous les animaux que nous élevons pour leur chair ont été domestiqués à l'époque préhistorique. Nous en avons, bien sûr, amélioré la race et le rendement, au point d'en avoir fait de véritables usines à fabriquer de la nourriture, mais nous n'en avons guère augmenté le nombre.

Pourquoi ne pas domestiquer le morse, le lamantin ou son proche parent le dugong ? Le lamantin pourrait nous fournir d'importantes quantités de viande de bœuf (marin) car il peut atteindre sept mètres de long. Il vit dans l'océan, mais il aime les estuaires, et on pourrait peut-être l'habituer à l'eau douce des grands fleuves. Il possède une qualité particulièrement précieuse : c'est le seul animal, semble-t-il, qui soit disposé à se nourrir de jacinthes aquatiques (ou eichornias). A ceux qui pourraient croire que cette caractéristique l'apparente au personnage de Walt Disney, Ferdinand le taureau, qui préférait les fleurs aux corridas, rappelons que l'eichornia, dont on voit danser sur les flots les fines corolles bleues, n'est en aucun sens une fleur précieuse : c'est même l'un des pires fléaux qui existent au monde.

Sur les fleuves de l'Amérique du Sud, dont il est originaire, l'eichornia sait rester à sa place, dans les pays d'Afrique et d'Asie où il a été introduit, soit volontairement (comme ça ferait bien sur notre pièce d'eau !) ou involontairement (dans l'eau de cale des navires), il s'est montré si envahissant qu'il est devenu une véritable calamité. Il étouffe les plus grands fleuves, obstrue les chenaux, recouvre les digues. Il est impossible de s'en débarrasser au moyen de produits toxiques, qui risquen-

raient de détruire en même temps les poissons et les plantes utiles. On est donc obligé de le faucher et de le retirer à la drague, au prix de pénibles efforts physiques. Or le lamantin le trouve délicieux, et pourrait donc transformer cette plante nuisible en viande et en huile d'excellente qualité.

Et puis, il y a l'hippopotame. Son nom veut dire « cheval des fleuves », mais c'est en réalité un pachyderme ongulé artiodactyle non ruminant, ce qui signifie, en d'autres termes, que sous l'épaisse couenne d'un corps long de 4 mètres on peut trouver trois tonnes d'excellente viande de porc. Une côtelette d'hippopotame suffirait largement au repas de toute une famille.

En ce qui concerne la récolte de produits alimentaires, c'est la mer que nous utilisons le moins efficacement. Les océans couvrent les sept dixièmes de la surface totale de notre globe. L'empire de Neptune est une immense corbeille à provisions. Les mers produisent chaque année cent milliards de tonnes de substances nutritives dont nous ne récupérons que trente millions de tonnes, sous forme de poissons comestibles, dans l'ensemble du monde. Comparez avec le milliard de tonnes de produits végétaux et les cent millions de tonnes de protéines animales que nous fournit la surface du sol !

Depuis les lointains débuts de la civilisation chinoise, et en passant par les monastères du Moyen Age, avec leurs étangs peuplés de carpes, les hommes ont toujours élevé des poissons d'eau douce (en quantités insuffisantes, d'ailleurs) ; mais en ce qui concerne la mer, nous en sommes encore, comme à l'âge des cavernes, à poursuivre nos proies. Nous n'avons pas domestiqué de créatures marines, nous ne savons ni cultiver ni moissonner les océans.

L'idée de faire de l'élevage en mer n'a rien en soi d'absurde. Nous pourrions réunir des troupeaux d'animaux

TRE LA FAIM

liser leurs ressources, il faut fournir des équipements de cuisine et des moniteurs.

LABORATOIRES VETERINAIRES AMBULANTS : ils jouent un rôle essentiel dans le dépistage et le contrôle sanitaire du bétail et servent de centres éducatifs.

BASSES-COURS : dans nombre de régions, le manque de protéines peut être compensé par la viande de basse-cour et les œufs. Les Bons d'entraide de l'Unesco peuvent fournir l'équipement nécessaire.

VIVIERS ET EQUIPEMENT DE PECHE : une source importante de protéines peut être procurée par les poissons d'eau douce, la pisciculture pouvant être menée de front avec la production d'autres denrées alimentaires.

EDUCATION AGRICOLE : livres, fournitures et matériel sont indispensables pour transmettre les connaissances d'une génération à l'autre, et rendre durables les effets de la Campagne.

Comme d'autres programmes des Bons d'entraide de l'Unesco, celui-ci vise, dans le cadre de la Campagne mondiale contre la faim, à mettre l'accent sur les rapports directs de peuple à peuple. Grâce aux Bons d'entraide de l'Unesco, des contacts s'établissent entre les donateurs et les bénéficiaires qui parviennent à mieux se connaître et à créer des liens d'amitié.

LES BONS D'ENTRAIDE DE L'UNESCO

Les Bons d'entraide de l'Unesco sont disponibles dans 18 pays donateurs : Argentine, Australie, Autriche, Belgique, Canada, Danemark, République Fédérale d'Allemagne, Finlande, France, Israël, Japon, Pays-Bas, Nouvelle-Zélande, Norvège, Suède, Suisse, Royaume-Uni et Etats-Unis d'Amérique.

Pour tous renseignements : Unesco, Division de liaison avec le public, place de Fontenoy, Paris-7^e (France)

ou :

Unesco, U. N. Headquarters, New York 17, N.Y. (U.S.A.).

FAO-Patrick Miron

TORTILLAS ET HARICOTS NOIRS. Les haricots et les tortillas (galettes de maïs) que dévore à belles dents ce jeune paysan du Salvador constituent la base alimentaire dans beaucoup de pays d'Amérique Latine. Mais les besoins alimentaires ne sont pas seulement quantitatifs, et des millions de personnes sous-alimentées manquent de protéines, c'est-à-dire de lait, d'œufs, de viande et de poisson.



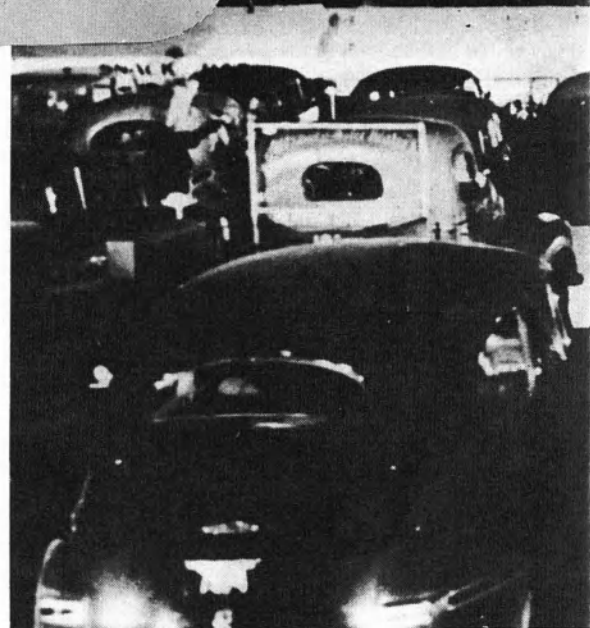
L'ENVERS DU CINÉMA (3)

12 MILLIARDS DE SPECTATEURS

par Paul Légliise

Dans nos deux derniers numéros, Paul Légliise analysait les opérations complexes de la production et de la diffusion des films. Dans ce troisième article tiré de son étude sur le cinéma dans le monde, il expose les problèmes liés à l'exploitation des films (longs et courts-métrages), les répercussions du succès de la télévision, le rôle des cinémathèques et des ciné-clubs.

LES CINEMAS-GARAGES. Cinémas en plein air où le spectateur n'a pas besoin de sortir de sa voiture (ci-contre), les « drive-in » se sont multipliés aux Etats-Unis. On en compte 5.000. Cette vogue gagne d'autres pays. Parfois, le service est si prévenant que le spectateur, incertain de la qualité du film, peut demander qu'on le réveille à la fin du programme.



Le film se trouve maintenant en la possession de l'utilisateur, celui qui organise sa projection devant le public. Nous retrouvons le contact avec nos 12 milliards de spectateurs — sans compter ceux des séances spécialisées — sur lesquels se basaient tout à l'heure les producteurs pour entreprendre leurs films.

Restons pour l'instant dans le domaine des théâtres cinématographiques habituels. Les chiffres sont impressionnants. L'Europe arrive en tête, en 1960, avec 110 000 salles et 35 millions de places. L'Amérique compte 40 000 cinémas et 14 millions de places, l'Asie 20 000 cinémas et 8 millions de places. Vient ensuite l'Afrique avec 3 000 théâtres cinématographiques et 2 millions de places. Les recettes mondiales pour 1960 atteignaient 3 milliards de dollars.

On observe cependant aujourd'hui une certaine diminution du nombre des spectateurs. La télévision en pleine croissance joue assurément un rôle important dans cette hémorragie du public cinématographique. Mais une stabilisation ne manquera sans doute pas de se manifester dans un avenir rapproché, si du moins elle n'apparaît pas déjà dans certains pays, quand les taux de saturation seront atteints. Force nous est toutefois de constater cette courbe fléchissante.

Au Royaume-Uni, les recettes qui étaient de £ 1 182 millions en 1955 sont tombées à 580 millions en 1960, c'est-à-dire une chute de moitié. En Allemagne fédérale, le nombre des spectateurs est passé de 817 millions en 1956 à 620 millions en 1960 avec une diminution de 15 % des recettes. Même phénomène en Belgique (de 110 millions de spectateurs en 1955 à 90 millions en 1960), aux Pays-Bas (de 70 en 1956 à 55 millions en 1960), en Autriche (de 122 à 110 millions), au Canada (de 160 millions de dollars en 1953 à 60 millions en 1959).

La situation semblait devoir se stabiliser en France (354 millions de spectateurs avec une recette de 595 millions de nouveaux francs en 1960). Une diminution fut cependant constatée en 1961 : 326 millions de spectateurs pour une recette brute de 644 millions de NF, prolongeant ainsi la perte des spectateurs qui, depuis 1957, accuse de la sorte une chute de 85 millions.

Les Etats-Unis connurent une diminution de fréquentation cinématographique jusqu'en 1957 ; depuis lors, ils semblent devoir regagner une partie du terrain perdu : de 2 milliards de spectateurs (1957) à 2,228 milliards (1960) avec des recettes de 1,110 milliards de dollars à 1,370 milliards.

Cette évolution internationale de la fréquentation cinématographique est due non seulement à l'essor de la télévision mais aussi à de multiples facteurs qui nécessiteraient des études économiques et sociologiques. Il serait intéressant de confronter ces statistiques avec la pyramide des âges dans chacun des pays considérés et des enseignements profitables pourraient en être tirés.

Néanmoins, la concurrence cinéma-télévision joue un rôle déterminant. Et l'évolution favorable aux Etats-Unis nous indique qu'en adaptant l'art et l'industrie cinématographique aux nouvelles conditions économiques ainsi créées, en accentuant l'opposition entre le petit et le grand écran, en attendant l'ère prochaine d'une collaboration plus constructive, le cinéma ne saurait perdre la faveur du grand public. En effet, les écrans s'élargissent, la pellicule elle-même étend son format du 35 au 70 mm afin d'améliorer la qualité technique de l'image, le son stéréophonique emplit la salle de tous côtés... Nous ne sommes plus loin des rêves cinématographiques d'un Aldous Huxley, et Abel Gance témoigne enfin qu'il fut le vrai prophète du septième art voilà déjà trente ans !

Oui, pour surmonter la crise, le cinéma doit faire peau neuve, rompre avec la routine, modifier les conditions du



Photo USIS

spectacle cinématographique. Consultons encore ce rapport du département américain du commerce : 12 300 salles ont assuré des projections cinématographiques en 1961 et, en plus de celles-ci, on compte 5 000 *drive-in*, c'est-à-dire des cinémas en plein air où la projection est faite sur un immense écran et où l'on va en auto sans même avoir besoin de descendre.

Les *drive-in* réalisent 25 % des recettes totales des Etats-Unis ! Au Canada, si le nombre des salles fixes équipées en 35 mm est tombé à la fin de 1961, en un an, de 1 451 à 1 383, les *drive-in*, par contre, ont augmenté de 4 unités pour atteindre à la même date le nombre de 236.

De même, en rapport avec cette évolution de la projection des films, restons attentifs devant l'essor du *Cinérama* qui exploitait 30 salles aux Etats-Unis et 24 à l'étranger à la fin 1961 et qui espère atteindre les chiffres de 60 pour les Etats-Unis et 40 pour l'étranger à la fin de 1962 (13). Le *Kinopanorama* soviétique conquiert de son côté de nouvelles salles et s'étend aussi à l'étranger. En Tchécoslovaquie, le *Polyécran* fait ses premiers pas.

Ces nouvelles formes d'exploitation des films nous entraînent dès lors vers une nouvelle prudence à l'égard des statistiques habituelles. Quand il s'agit d'additionner des salles qui n'ont pas la même capacité, le même rythme des séances... *Théâtroramas*, *drive-in* et salles rurales n'ont entre elles aucune commune mesure.

Tous ces aspects de la distribution et de l'exploitation des films posent donc des problèmes épineux dans les pays possédant déjà un bon équipement cinématographique. Si on retient, en outre, que depuis 1929 les dépenses de distraction ne représentent que 2 % seulement des revenus du consommateur des Etats-Unis, quelles difficultés nouvelles devons-nous affronter dans les pays en voie de développement ?

L'Unesco a entrepris une vaste enquête sur le développement des moyens d'information dans les pays sous-

développés. Un pays est sous-développé, d'après la définition de l'O.N.U., quand le revenu moyen par habitant est inférieur à 300 dollars par an. L'Unesco a soumis en 1961 à la Commission des droits de l'homme et au Conseil économique et social des Nations Unies un rapport sur les problèmes posés par l'octroi d'une assistance technique aux pays insuffisamment développés en vue de l'essor de leurs moyens d'information (presse, radio, cinéma, télévision). D'autre part, des réunions régionales sur ces mêmes problèmes ont déjà eu lieu à Bangkok (1960) pour l'Asie du sud-est, à Santiago du Chili (1961) pour l'Amérique latine et à Paris (1962) pour l'Afrique.

L'objectif essentiel poursuivi dans ce domaine de l'information est que tous les pays s'efforcent d'obtenir au minimum les besoins suivants (pour 100 habitants) : 10 exemplaires de quotidiens, 5 postes récepteurs de radio, 2 places de cinéma, 2 récepteurs de télévision. Or 70 % de la population mondiale manquent de ce strict minimum. On mesure par là l'immensité de la tâche à accomplir. Par les études et enquêtes ainsi menées par l'Unesco, le Conseil économique et social de l'O.N.U. pourra être en mesure de procéder à l'évaluation des besoins et ressources d'ordre matériel, financier et professionnel. Le but est de mettre en œuvre un programme de développement, notamment en ce qui concerne le recours aux services d'experts, l'octroi de bourses, l'organisation de cycles d'études et la fourniture de matériel et d'installations diverses.

Le programme-type diffusé dans les salles commerciales — avons-nous dit en soulignant les aspects déplorables, sur le plan culturel, des deux grands films à la même séance — comprend un grand film, un court métrage et des actualités.

Le court métrage et les actualités sont parfois rendus obligatoires dans toute composition de programme pro-

A TOUS LES ÉTAGES D



Photo © Haroun Tazieff



Photo © A.T.P. Transpress, Paris



La caméra explore la nature dans toutes ses dimensions : dans l'espace, dans les airs, sur les montagnes, sur les volcans, sous les mers et aussi (voir page 30) sous le microscope. Il en résulte des films, longs et courts métrages, qui connaissent presque toujours un grand succès. Non seulement ils font assister aux exploits des hommes, mais ils familiarisent le spectateur avec les milieux les moins accessibles. Ci-dessus à gauche, le célèbre cinéaste-vulcanologue Haroun Tazieff, assis sur le cratère du volcan en activité de Sakura-Sima (Japon), prend des vues pour son film « Rendez-vous du Diable ». Ci-dessus, le parachutiste Jacques Dubourg a fixé une caméra sur chaque côté de son casque; ainsi équipé, il va sauter de l'avion et filmer, pour la Télévision française, toutes les phases de sa descente et son atterrissage. A gauche, un opérateur en plongée pendant le tournage du film de Jacques Cousteau « Le Monde du Silence », grand documentaire en couleurs sur la découverte du monde sous-marin. A droite, pour tourner une séquence d'escalade de son film de montagne « Les Etoiles de Midi », Marcel Ichac a fait hisser la caméra au-dessus d'un vertigineux précipice, dans le massif du Mont-Blanc; ici les performances des opérateurs et celles des grimpeurs-acteurs se situent au même niveau.

E LA NATURE, LA CAMÉRA-TÉMOIN

Photo © Marcel Ichac



Ingmar Bergman révélé par un ciné-club d'Uruguay

jeté dans une salle commerciale. Au Brésil, par exemple un décret du 30 avril 1946 impose la projection d'une bande d'actualités et d'un court métrage.

En Inde, tout cinéma est tenu, de par la licence qui lui est octroyée, de projeter à chaque séance 600 mètres au maximum de films approuvés par le *Film Advisory Board* comme films documentaires, scientifiques, ou de valeur culturelle, ou encore traitant de l'actualité. Chaque semaine, alternativement, la moitié des cinémas indiens reçoit donc, sur la base d'une location n'excédant pas 1 % des recettes moyennes nettes, un documentaire, et l'autre moitié sur la même base, un journal d'actualités. Ailleurs, parfois, ces films sont fournis gratuitement. Certaines salles projettent un programme d'actualités et de courts métrages, comme les *Cinebref* en Suisse, ou exclusivement des courts métrages, comme certaines salles tchécoslovaques déjà évoquées.

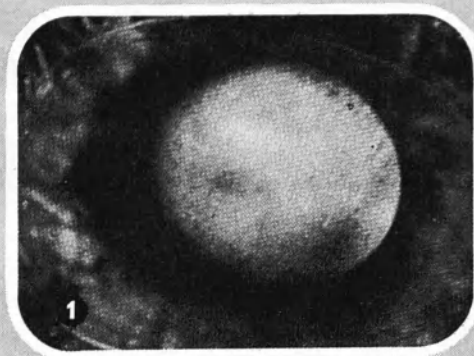
Si les courts métrages sont généralement diffusés par les distributeurs habituels, les circuits des journaux filmés sont le plus souvent autonomes. L'entreprise de production distribue elle-même ses films d'une durée moyenne de dix à douze minutes. L'édition, dans la majorité des cas, est hebdomadaire, mais elle peut aussi avoir un rythme de parution plus allongé. La copie d'un journal filmé n'est utilisée que durant quatre à six semaines, ce qui nécessite un grand nombre de copies par journal et un amortissement très rapide.

Les salles de répertoire projetant des films anciens de valeur prennent une grande extension. Mais une autre formule se dessine aujourd'hui, celle des cinémas d'art et d'essai. Elle consiste à exploiter des films récents, réputés difficiles sur le plan commercial. En particulier, tous les films étrangers sont projetés en version originale sous-titrée. Les directeurs de ces salles se sont groupés au sein d'une Confédération internationale des cinémas d'art et d'essai (C.I.C.A.E.) qui réunit déjà des adhérents de nombreux pays : Allemagne fédérale, Autriche, Belgique, France, Italie, Japon, Pays-Bas, Royaume-Uni et Suisse. 80 salles en Allemagne fédérale, une cinquantaine en France, une vingtaine au Japon, témoignent dès à présent du potentiel de ce mouvement qui commence à prendre conscience de sa force sur le plan international.

En France, la loi a déjà adopté la formule en prévoyant le classement des cinémas d'art et d'essai en fonction d'un effort de projection pendant un an de films répondant à des critères déterminés. Les films visés par ce texte sont les films de qualité n'ayant pas rencontré l'audience qu'ils méritaient, les films de recherche, les films étrangers reflétant la vie de pays dont la production cinématographique est assez peu diffusée en France, les programmes complets de court métrage. Les salles ainsi classées bénéficient d'une détaxation et de certains assouplissements à la réglementation habituelle.

Une autre forme d'exploitation commerciale spécialisée est le cinéma récréatif pour la jeunesse. Il ne s'agit plus de salles spécialisées, mais de séances convenant ou réservées à la jeunesse. Les séances convenant à la jeunesse sont, en fait, des séances normales avec un programme habituel. Mais, en raison de la nature du film, des mesures favorisent la circulation de ces programmes : détaxation (Allemagne fédérale, Finlande, Guatemala, Norvège, Danemark, Inde...), primes à l'exploitant (Italie, Argentine...). Les séances strictement réservées aux enfants sont conçues avec des films spécialement réalisés pour eux et bénéficient dans la plupart des pays de mesures d'encouragement aussi bien à la production qu'à l'exploitation.

Enfin, certaines dispositions législatives prévoient qu'un certain caractère culturel doit imprégner les programmes projetés dans les salles commerciales. Au Danemark, le ministre a toute faculté, au moment de la délivrance ou



Par l'accélération ou le ralenti des prises de vues, on ajoute un caractère nouveau au documentaire scientifique ou éducatif : une dimension élastique du temps. Cela permet d'analyser des processus très rapides ou très lents.



du renouvellement d'une licence à un exploitant, d'imposer, dans une partie des horaires, la projection de films contribuant à l'éducation générale des spectateurs.

Au Guatemala, les cinémas doivent organiser des matinées spéciales pour enfants, au moins les dimanches et jours de fêtes. En cas d'impossibilité absolue, l'exploitant est tenu d'éviter en matinée les films ne convenant pas à la jeunesse.

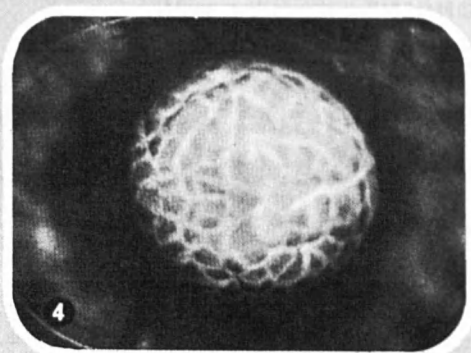
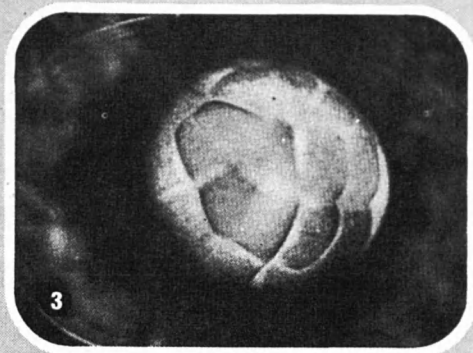
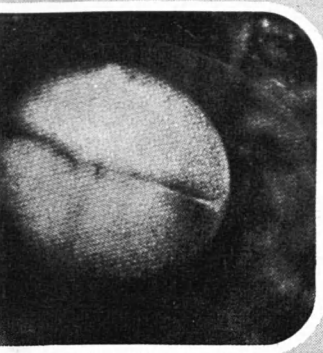
En dehors de nos 12 milliards de spectateurs qui constituent la clientèle normale de l'industrie et du commerce cinématographique, n'ayons garde d'oublier un autre secteur du cinéma dont on ne saura jamais à combien de milliards de spectateurs il s'adresse.

Il s'agit d'un secteur bien vivant, en plein essor, qui répond à des besoins multiples. Ce sont, tout d'abord, les ciné-clubs dont le but est de rassembler des cinéphiles en séances privées pour voir des films et en discuter.

Les ciné-clubs projettent et discutent des films inscrits aux meilleures pages des histoires du cinéma, et aussi des films plus récents qui n'ont pas rencontré l'audience du grand public. Ils contribuent à fixer les valeurs cinématographiques et à dégager la doctrine d'un cinéma toujours renouvelé. C'est ainsi que le *Ciné-club del Uruguay* « révéla » le premier l'art d'Ingmar Bergman après la présentation de *Sommarlek*.

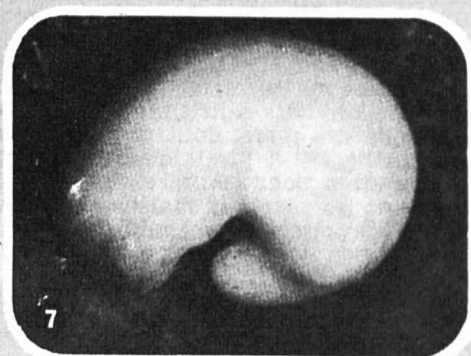
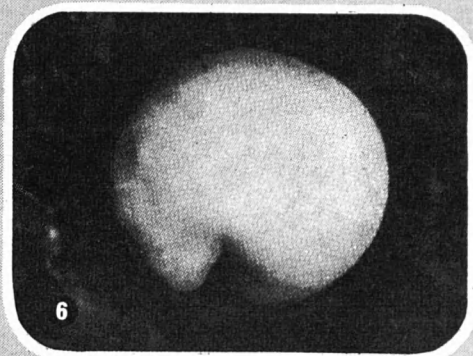
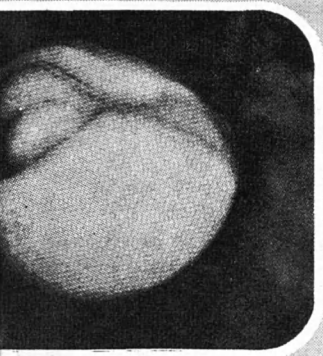
Leur origine remonte aux environs de 1920. Dès cette époque, ils éclosent dans toutes les régions du monde : aussi bien en France sous l'impulsion de Louis Delluc qu'au Brésil où, en 1917 déjà, un groupe de jeunes se réunissait sous la direction du critique Pedro Lima et de l'historien Adhemar Gonzaga. Ils sont groupés aujourd'hui dans une Fédération internationale des ciné-clubs où l'on compte des représentants de pays de tous les continents. Ce sont également d'autres associations de culture populaire, souvent péri et post-scolaires, qui affinent les goûts cinématographiques d'un public avide de mieux connaître les formes d'expression de cet art.

Il faut également compter ici les diverses séances organisées dans un but d'éducation générale et qui se présentent sous les aspects les plus variés. En Union soviétique, par exemple, les films documentaires et de vulgarisation scientifique sont projetés gratuitement dans des clubs, des palais de la culture, dans des ateliers d'usines et d'entreprises aux heures des repas, dans les établissements



Un film micro-cinématographique de H.A. Traber (Zurich), illustre quelques phases du développement de la cellule ovoïde du triton alpestre. Huit jours se sont écoulés entre la photo (1) de la cellule fécondée et la photo

(7) où apparaissent, sur la droite de l'embryon, le bourgeonnement caudal et à gauche, la tête et les globes oculaires. Microscope et caméra surprennent en mouvement les phénomènes les plus secrets de la vie.



scolaires, ainsi que sur les places publiques, dans les parcs et même dans les cours des immeubles d'habitation. Le nombre des spectateurs assistant à de telles séances est chiffré à 300 000 par jour.

Au Japon, une centaine de firmes privées diffusent des films dans ce secteur ainsi que deux cinémathèques nationales disposant de 10 000 copies. De plus, 642 cinémathèques régionales ou locales diffusent 33 000 copies. 24 000 projecteurs sonores en 16 étaient en service en 1958 dans ce même secteur japonais.

Si l'on retient, d'autre part, que 5 000 cinémathèques diffusent annuellement des films aux Etats-Unis pour la projection par les 600 000 appareils possédés par les ciné-clubs, les universités et les multiples associations américaines, on conçoit l'importance du public qui, dans le monde, fréquente les séances du secteur non commercial !

L'un des aspects les plus importants de ce secteur est certainement celui du cinéma d'enseignement. Il s'insère d'ailleurs dans un contexte plus large qui est celui des moyens audio-visuels utilisés dans l'enseignement. Le film est appelé à fournir une contribution déterminée sur le plan pédagogique et ne saurait toujours remplacer un tableau mural, des vues fixes ou une émission de télévision.

En Italie, par exemple, les écoles sont équipées de 8 000 projecteurs pour films de 16 mm avec un potentiel d'utilisateurs représenté par six millions d'étudiants. Pour alimenter ce réseau, 10 000 copies d'un millier de titres se trouvent actuellement en circulation sous la coordination du Centre national pour les aides audio-visuelles dont dépendent 92 cinémathèques provinciales.

Un autre secteur de diffusion en plein développement est celui du film industriel. Aux systèmes traditionnels du prêt de films par les entreprises industrielles commanditaires de ces films, viennent aujourd'hui s'ajouter des réseaux bien organisés de projections devant un large public intéressés par ces questions.

Nous pourrions encore évoquer d'autres grands réseaux de diffusion spécialisée : le film scientifique, le film d'art. Notons, en particulier, ce vœu formulé à Bruxelles, en

juliet 1958, au cours d'un symposium d'experts des musées, du film et de la télévision organisé par l'Unesco : « encourager les musées d'un certain niveau à aménager des salles de projections de films sonores de 35 mm, et les musées de tous niveaux à acquérir des appareils de projection sonore de 16 mm ». Le film devrait davantage devenir un instrument au service des musées, un moyen à la fois de documentation et de critique.

A peine né, le film a été présenté au public. C'est le but de son existence. Qu'advient-il de lui quand il aura été amorti et qu'il aura réallisé les bénéfices escomptés, ou bien quand il aura rempli les missions pour lesquelles il a été conçu ?

En général, la durée des droits est limitée dans le temps, 7 ou 10 ans, avec possibilités de reconduction. Parfois le succès commercial a été tel qu'un autre producteur en achète les droits de faire un nouveau film : c'est le *remake*. Les copies de l'ancien film sont détruites. En fin d'exploitation, les copies sont également détruites et les négatifs se détériorent. Parfois encore le film conserve sa valeur artistique et présente ainsi un caractère historique. Les droits sont renouvelés et le film passe « en reprise » dans les théâtres cinématographiques de répertoire ou dans les ciné-clubs.

Un problème se pose alors : conserver les copies des meilleurs films et autant que possible les éléments fondamentaux servant au tirage de nouvelles copies. Les entreprises de presse filmée conservent fort heureusement et jalousement leurs archives filmées. La grande et la petite histoire du monde y trouveront des trésors inestimables. Quant aux autres films, ils sont conservés dans des cinémathèques de dépôt, véritables musées du cinéma. Elles sont encore le plus souvent l'œuvre de pionniers au souvenir desquels les générations futures voueront une éternelle reconnaissance.

Mais les Pouvoirs publics nationaux devraient s'intéresser davantage à ce problème, instituer le dépôt légal des films comme il existe en faveur des livres, et c'est l'un des grands mérites de l'Unesco et du Conseil international du cinéma et de la télévision de s'attacher à cette question en vue de solutions rapides et efficaces.

Les musées, les bibliothèques et les conservatoires ont une place de choix dans la cité moderne. Les archives du film ont droit à une place non moins importante dans cette même cité.

Les moissons gaspillées de l'Océan

marins (nous pourrions même dresser l'intelligent dauphin à nous servir de « chien de berger » océanique). Sir Allister Hardy, l'éminent spécialiste de biologie marine, a pu évoquer devant une assemblée de savants l'image d'hommes-grenouilles « sautant la barrière » de ranchs marins, conduisant des tracteurs sous-marins, faisant la chasse aux étoiles de mer (ces ravageurs des mers, qui consomment quatre fois plus de nourriture que les poissons comestibles), et labourant le fond des océans.

Il n'est même pas nécessaire d'aller aussi loin. On pourrait parquer des animaux marins dans des enclos fermés par des dispositifs électriques. Les étoiles de mer pourraient être ramassées par des dragues mécaniques et servir de nourriture à nos volailles ; le fond des océans pourrait être labouré par des tracteurs commandés à distance. Pourquoi ce labourage ? Parce que le fond des mers est une énorme masse de terreau, qui retient des quantités considérables de produits nutritifs. Si bien que la fertilisation artificielle des mers, dont on a tant parlé, paraît aujourd'hui inutile : il suffirait d'agiter suffisamment les produits en question pour les faire circuler dans les couches où croissent les végétaux marins et le plancton dont se nourrissent les poissons comestibles.

Ce procédé favoriserait aussi l'exploitation des pâturages marins à d'autres fins. Les Japonais, qui cherchent activement de nouvelles ressources pour nourrir une population en voie d'accroissement rapide, ont déjà découvert des utilisations possibles pour plus de dix mille espèces d'algues. Certaines de ces espèces peuvent servir d'engrais, et donc nous fournir indirectement de la nourriture, mais beaucoup d'autres, convenablement préparées, peuvent être consommées directement. Rien n'empêche de les présenter sous d'appétissants emballages, comme les céréales du petit déjeuner, et si vous acceptez de manger des « corn flakes » verts avec un arrière-goût d'ode, ou des « pommes chips » noires et naturellement salées, vous constaterez que les produits de remplacement tirés des algues sont aussi savoureux que nutritifs.

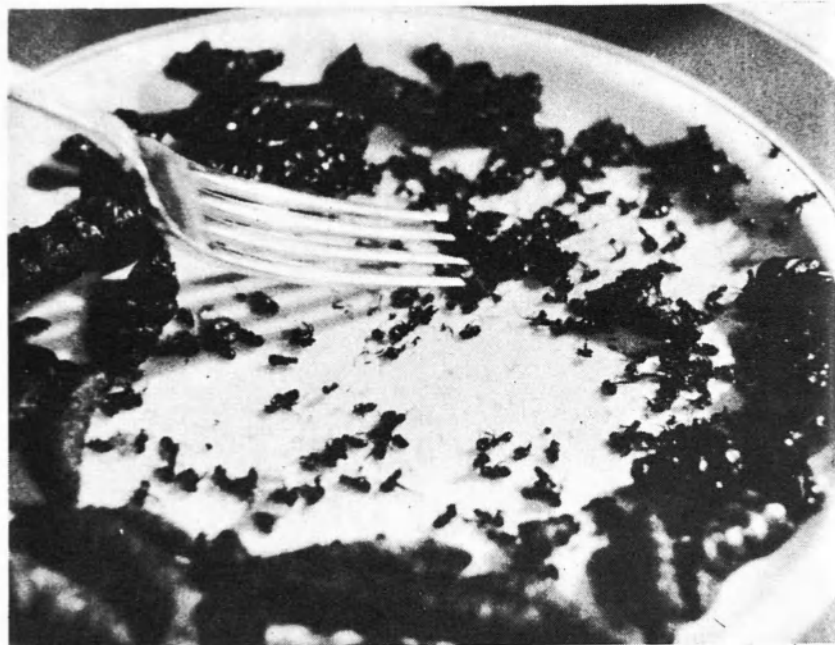
On pourrait élever des animaux marins dans les fjords et les bassins fermés. On ne peut évidemment pas rogner les nageoires des poissons comme les ailes de certains animaux de basse-cour pour empêcher les migrations, mais on devrait pouvoir clore certains bras de mer. De même qu'un simple fil dans lequel circule un courant électrique inoffensif suffit à empêcher le bétail de s'égailler, des ondes électriques lancées en travers d'un goulet pourraient retenir les poissons, qui se multiplieraient et grossiraient sur place.

Il existe aussi des pâturages flottants, composés de plantes minuscules (plancton végétal) et de myriades d'animaux microscopiques (plancton animal). On n'a pas encore trouvé de méthode efficace pour récolter ces produits animaux et végétaux en suspension dans les mers. Il serait bon, à ce propos, d'étudier la façon dont la baleine, avalant au passage le plancton et rejetant l'eau, arrive à convertir ces éléments nutritifs en soixante-dix tonnes de chair, d'os et de lard de baleine. Peut-être pourrions-nous inventer une « baleine » atomique qui serait la « moissonneuse-batteuse » de nos fermes océaniques !

Revenons maintenant à nos goûts et répugnances : qui, par goût, choisirait de manger du plancton ? Mais il est toujours possible de présenter la nourriture que nous laissons perdre, qu'il s'agisse des produits de la mer ou des protéines trouvées sur la terre ferme, sous une forme gastronomiquement anonyme. Quand nous mangeons des meringues ou certains genres de glaces, pensons-nous aux alginates, extraits de diverses algues, qui contiennent ces friandises ? Les quenelles luxueusement conditionnées que l'on vous sort du réfrigérateur sont peut-être fabriquées avec un poisson que vous jugeriez répugnant sur l'étal d'un marchand.

Il est plus difficile de vaincre les objections qui se fondent sur des sentiments profonds, comme les « tabous » d'origine religieuse. Les Indiens végétariens par préférence se porteraient sans doute mieux s'ils consommaient des protéines animales, mais il n'est pas indispensable,

pour les mieux nourrir, de froisser leurs convictions religieuses ni de les convertir à l'usage de la viande. Le *Food Research Institute* (Institut de recherches sur l'alimentation) de Mysore a déjà mis au point un aliment polyvalent, dont dix cuillerées à dessert nourrissent autant qu'un repas composé de cent grammes de viande, d'une pomme de terre cuite au four, d'une portion de lentilles et d'un verre de lait. Il est composé à partir de produits locaux : farine de cacahuètes, pois chiches du Bengale, calcium et vitamines. Il est bon marché et peut facilement s'incorporer aux crêpes, aux plats au carry, et autres préparations courantes.



DES FOURMIS POUR DINER. Plat succulent pour l'un, abomination pour l'autre. Question d'habitude, de phantasmes ou de tabous. Il est certainement peu d'Européens qui se délecteraient des fourmis frites ou des chenilles que l'on voit ici.

Photo Cineatis

Le même institut a également créé un « macaroni-tapioca ». Il s'agit d'un produit à base de manioc, racine facile à cultiver mais de faible valeur nutritive, auquel on ajoute 25 % de semoule de froment, 15 % de farine de gland de terre, ainsi que du calcium et des vitamines. Comme les pâtes alimentaires, il peut être présenté sous les formes les plus diverses, y compris celle des grains de riz ; beaucoup plus nourrissant que le riz, il cuit en sept minutes, point important, car dans les villages indiens, pour faire du feu, il faut prendre sur la réserve de bouses séchées.

Le docteur Melvin Calvin a récemment reçu un prix Nobel pour avoir, à l'aide de traceurs radio-actifs, précisé le cycle complet au cours duquel la plante qui se développe emprunte de l'énergie au soleil, divers éléments à l'atmosphère et des minéraux au sol pour convertir le tout en sucres et en amidons, produits qui sont à la base de notre alimentation, nous donnant ainsi le schéma d'un processus chimique que nous pourrions peut-être reproduire dans une usine convenablement conçue à cet effet. On étudie aussi, surtout en Union soviétique, les étapes suivantes, au cours desquelles les plantes produisent les protéines nécessaires à l'entretien et à la croissance des tissus du corps humain. Dans un avenir prévisible, nous pourrions éliminer ces intermédiaires que sont le sol, les plantes et les animaux qui doivent manger ces dernières pour nous fournir enfin de la nourriture, et préparer nos aliments en partant directement des éléments constituants, comme un pharmacien exécute une ordonnance.

Mais cela n'est pas réellement indispensable. Nous savons assez de choses sur la manière de développer la culture et l'élevage, et de mieux utiliser les récoltes et les animaux, pour nourrir tous ceux qui ont faim. Nous possédons les connaissances scientifiques nécessaires : il nous reste à faire preuve d'imagination et de volonté.

Nos lecteurs nous écrivent

A VERSER AU DOSSIER...

Dans un récent numéro du « *Courrier de l'Unesco* », vous demandez à vos lecteurs d'exprimer leur opinion sur la nouvelle formule de rédaction. Donc voici la mienne : il y a suffisamment de « digest » qui servent des articles courts et sans rapport entre eux, pour justifier l'utilité de votre ancienne méthode. Un numéro du *Courrier* groupant plusieurs articles autour d'un même thème a une valeur d'information bien supérieure à une constellation d'articles indépendants les uns des autres.

Jean-Marc Tapernoux,
Berne, Suisse.

...DE LA VARIÉTÉ...

Il ne me plaît pas qu'un numéro entier de la revue soit consacré à un seul sujet, puisque — si ce sujet particulier ne m'intéresse pas — le numéro tout entier perd alors tout intérêt pour moi. Si le numéro comporte accessoirement d'autres articles, il est bien rare qu'il ne s'en trouve pas un qui m'intéresse.

Kay Mottram,
Kingston on Thames,
Angleterre.

ET DE LA COHÉRENCE

Les numéros spéciaux nous intéressent beaucoup plus pour deux raisons :

1°) il y a suffisamment de magazines qui touchent à tous les sujets, ce qui disperse l'attention ; finalement on ne retient pas grand-chose ;

2°) un numéro spécial se retrouve facilement si on éprouve le besoin de se remettre dans l'esprit tel ou tel sujet.

Nous sommes donc résolument pour les numéros traitant un seul sujet important sous tous ses aspects.

M. et Mme R. Talmon,
Gagny (S.-et-O.), France.

J'AI MOINS DE 20 ANS

...Je ne suis pas d'accord pour des numéros entièrement consacrés à un seul thème : en effet, après avoir absorbé quelque 40 pages de documentation « pesante », on reste plutôt embrouillé. Les étudiants de moins de vingt ans n'ont pas toujours le loisir de s'asseoir et de lire une revue de bout en bout. C'est pourquoi il est, de leur point de vue, bien plus intéressant de lire un seul article, disons de 10 pages, de s'interrompre et de lire une autre fois un autre article

de longueur analogue. Ainsi des connaissances équilibrées peuvent être acquises sur des sujets différents.

David H. Sharpless,
Leatherhead, Surrey,
Angleterre.

VIVE LES INSATIABLES !

Comme *Le Courrier de l'Unesco* aiguisé de numéro en numéro l'appétit du lecteur, j'aimerais voir s'accroître le nombre de pages, ou le nombre de numéros (ou l'un et l'autre) pour satisfaire cet appétit de connaissances.

S. Shiva Ramu,
Uppsala, Suède.

N.D.L.R. — *Malheureusement, des considérations budgétaires ne permettent pas d'accroître le nombre de pages d'un numéro du Courrier de l'Unesco, ou le nombre annuel de numéros.*

CES SOLITAIRES, LES LUTHIERS

C'est avec grand intérêt que j'ai lu l'article sur l'art des luthiers dans le n° de septembre du *Courrier de l'Unesco*. Si cet article n'est pas tout à fait satisfaisant aux yeux du spécialiste, ce n'est point à l'auteur qu'il faut en faire grief mais au fait que la question n'a jamais été l'objet de recherches scientifiques. Il s'agit :

1° des origines et de l'histoire de l'évolution de la famille des violons et des instruments apparentés (rebec, viola da gamba et viola da braccio) ;

2° du problème des laques de violon ;

3° du problème de la lutherie en général.

Le premier point est, à ma connaissance, complètement négligé aujourd'hui. Il n'existe, par exemple, aucun catalogue des grandes collections. Le point 2 n'a été et n'est étudié que par des personnes isolées ; les résultats de leurs travaux n'ont pas été publiés ou se sont perdus. Quant au point 3, on y travaille ici et là avec l'aide d'appareils électro-acoustiques. Ce qui manque dans tous les domaines, c'est un travail en coopération, sur une base internationale. On peut affirmer que le métier de luthier est en danger, particulièrement la lutherie d'art. Cette remarque ne s'applique pas, le plus souvent, à la lutherie industrielle.

Quant à la formation professionnelle, il existe des écoles de luthiers à :

1° Mittenwald (Haute-Bavière), depuis plus de cent ans ;

2° Cremona (Italie), fondée en 1937 ;

3° Brienz (Suisse), ouverte en 1944.

En dehors de ces écoles, il y a naturellement des jeunes gens qui étudient leur métier chez un maître luthier. Mais leur nombre semble être très réduit.

Il me semble que ce serait une tâche digne de l'Unesco que de promouvoir une coopération internationale en matière de lutherie et de formation professionnelle de luthiers. Or, il manque déjà maintenant de bons luthiers. Et aux luthiers existant on pourrait apporter beaucoup d'enseignements, notamment par une coopération internationale permanente.

Ad. König,
Directeur de l'École de Lutherie,
Brienz, Suisse.

A PROPOS D'ÉDUCATION

Le Courrier de l'Unesco attache une grande importance aux novations en matière d'éducation, en permettant à ses lecteurs de comprendre le travail de Tagore et de Geheeb. Certains lecteurs, cependant, se seront demandé avec étonnement pourquoi il n'a pas été question des méthodes de Rudolf Steiner, alors que de nombreuses écoles qui les suivent existent en Europe, en Amérique et même en Afrique.

Il est également étonnant qu'en 1961, lors du centenaire de Rudolf Steiner (la même année que celui de Tagore), rien n'ait été fait dans ce domaine.

Je me permets de faire remarquer que la nouvelle méthode d'éducation est née de la grande nécessité de renouveler la *pensée*, en allant chercher les forces aux sources mères universelles. Votre revue cite volontiers Gœthe, or l'œuvre de Rudolf Steiner continue les idées de ce dernier. Nombre de vos lecteurs semblent chercher une personnalité qui les éclairerait en ces temps difficiles. Qu'ils prennent connaissance de l'œuvre de Steiner.

J.-C. Campagne,
La Haye, Pays-Bas.

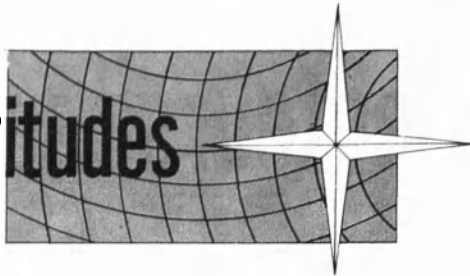
N.D.L.R. — *Rudolf Steiner, écrivain allemand, est né en 1861 et mort en 1925. Ses ouvrages proposent une explication du monde en relation avec la nature humaine. Il a également écrit plusieurs ouvrages sur Gœthe.*

LA LUTTE CONTRE LA FAIM

Votre numéro double sur « La lutte contre la Faim » (Juillet-Août 1962) constitue un excellent travail, et je veux à la fois vous en féliciter et vous en remercier. Il rend plus sensible la signification des besoins actuels à l'égard de ce problème.

Howard Lipton,
Detroit, Etats-Unis.

Latitudes et Longitudes



METEOROLOGIE ET EXPLORATION SPATIALE. Une réunion de savants et de chercheurs d'une dizaine de pays a eu lieu dernièrement à Genève, au siège de l'Organisation météorologique mondiale. Cette réunion avait pour but d'étudier les moyens d'améliorer nos connaissances sur les causes, les origines et l'évolution du temps, maintenant qu'il existe, grâce aux satellites artificiels, de nouvelles sources d'information d'une ampleur extraordinaire.

ETUDE DE LA IONOSPHERE. Une fusée lancée de la station expérimentale de Woomera (Australie), à une altitude de 600 km, a permis d'obtenir des renseignements sur la composition et les propriétés de l'ionosphère, notamment sur la masse et la distribution des atomes ionisés dans la haute atmosphère.

L AURIERS POUR LA MUSIQUE DE L'ORIENT. L'Académie du disque français a décerné le Prix de l'Institut de Musicologie à la « Collection Unesco-Anthologie musicale de l'Orient », dont les cinq premiers disques, déjà parus, sont consacrés à la musique traditionnelle classique du Laos, de l'Afghanistan et de l'Iran. Cette anthologie a été préparée par le Conseil International de la Musique, sous la direction de M. Alain Daniélou, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (voir le « Courrier de l'Unesco », juin 1962).

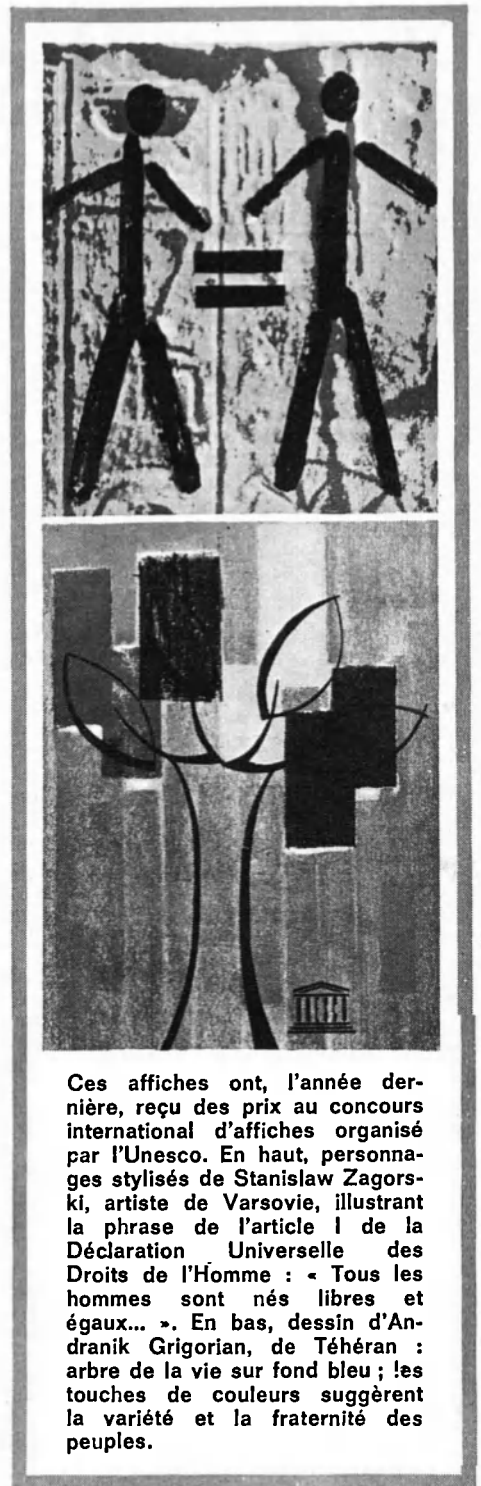
MAISON DE FREDERICK DOUGLAS. Une campagne pour préserver la maison de Frederick Douglas, l'ancien esclave qui prit la tête du mouvement pour l'abolition de l'esclavage, a reçu l'appui du président des Etats-Unis. En effet, le président Kennedy a signé un décret aux termes duquel la maison de Douglas relève de l'organisation des parcs et monuments historiques de la Capitale nationale des Etats-Unis. Un article sur Frederick Dou-

glas et un compte rendu de la campagne pour la restauration et la conservation de son ancienne demeure ont été publiés dans le « Courrier de l'Unesco » (février 1962).

EXPOSITION PERMANENTE. Une exposition permanente de dessins d'enfants est ouverte à Torun, dans le nord de la Pologne. Cette galerie, la première du genre en Europe, groupera les 1 600 dessins, sur le thème « Ma patrie », présentés au concours international de dessins d'enfants organisés l'an dernier à Varsovie sous les auspices de la Commission nationale polonaise pour l'Unesco.

ELECTIONS AU CONSEIL EXECUTIF DE L'UNESCO. Lors de sa 12^e session, la Conférence générale de l'Unesco a procédé, le 27 novembre 1962, à l'élection de 18 membres du Conseil exécutif chargé de veiller à l'exécution du programme de l'organisation. En outre, la conférence avait décidé de porter de 24 à 30 le nombre des membres du conseil. M. C.E. Beeby (Nouvelle-Zélande) a été élu président. Les vice-présidents sont M. Albert Rakoto-Ratsimamanga (Madagascar), M. S.M. Sharif (Pakistan), M. Stefan Wierblowski (Pologne) et M. Silvio Zevala (Mexique).

EDUCATION ARTISTIQUE. La troisième collection de la nouvelle série Unesco de diapositives pour l'éducation artistique intitulée : « L'Eveil de l'intérêt visuel et plastique dans l'éducation artistique », vient d'être mise en vente. Elle illustre les nouvelles méthodes d'enseignement artistique. Une brochure en français, en anglais et en espagnol accompagne les diapositives. La collection est en vente au prix de 38 F français ; dans les autres pays, le prix varie de 6 à 10 dollars. Une remise importante est consentie aux éducateurs et aux institutions culturelles. Les commandes peuvent être adressées à l'Unesco (D.P.V.), place de Fontenoy, Paris (7^e), et dans les autres pays aux distributeurs des publications de l'Unesco.



Ces affiches ont, l'année dernière, reçu des prix au concours international d'affiches organisé par l'Unesco. En haut, personnages stylisés de Stanislaw Zagorski, artiste de Varsovie, illustrant la phrase de l'article I de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme : « Tous les hommes sont nés libres et égaux... ». En bas, dessin d'Andranik Grigorian, de Téhéran : arbre de la vie sur fond bleu ; les touches de couleurs suggèrent la variété et la fraternité des peuples.

En bref ...

SERVICE PHILATHÉLIQUE DE L'UNESCO



La coopération internationale pour l'exploration pacifique du cosmos étant actuellement dans le monde entier le centre d'intérêt, l'Administration Postale des Nations Unies a émis un timbre commémoratif en deux valeurs de 4 et 11 cents. Le timbre rend hommage au comité de 28 membres des Nations Unies, créé par l'Assemblée générale, pour les questions cosmiques. Pour tous renseignements, s'adresser au Service philatélique de l'Unesco, place de Fontenoy, Paris (7^e).

■ La Biélorussie a ratifié dernièrement la Convention contre la discrimination dans l'enseignement. Elle était le 9^e Etat à être partie de cette convention, adoptée par la Conférence générale de l'Unesco en 1960.

■ L'Italie est le 40^e pays à signer l'accord institué par l'Unesco pour l'importation d'objets de caractère éducatif, scientifique et culturel. L'accord s'inscrit dans le cadre des programmes de l'Unesco en vue d'encourager « la libre circulation des idées par le mot et par l'image ».

■ Un tunnel d'une vingtaine de kilomètres sous la montagne Altaï, dans la République soviétique de l'Ouzbékistan, est devenu le nouveau lit de l'impétueux fleuve Kaylsu ; il permettra d'irriguer de vastes étendues.

740
PAGES
Prix :
10,50 fr
Français
3 dollars
15/-stg



XIV 1963
ÉTUDES A L'ÉTRANGER
Détails complets sur
**130.000 BOURSES
D'ÉTUDES
ET DE VOYAGES
A L'ÉTRANGER**

offertes pour 1963 et 1964 par
des organisations de 116 pays

*Une incomparable
documentation pour qui
désire élargir son horizon*

**CATALOGUE DE REPRODUCTIONS EN COULEURS
DE PEINTURES ANTÉRIEURES A 1860**

Plus abondant que jamais

- 900 reproductions de qualité
- Édition augmentée d'une large sélection de peintures du
monde entier

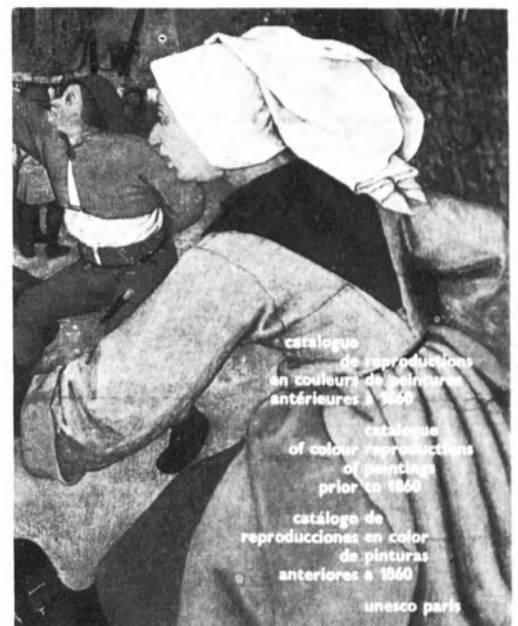
Une source de renseignements précis

Chaque tableau est illustré d'un cliché noir et blanc
accompagné d'indications
détaillées sur l'œuvre
originale et sur la re-
production (son prix et
le nom de l'éditeur)

*Un très beau volume
de 323 pages*

Prix : 21 Fr français
6 dollars
30/-stg

*Dans la République fédérale
d'Allemagne, en Suisse et en
Autriche, une co-édition
Unesco-Oldenbourg Verlag,
Munich, est disponible en
langue allemande.*



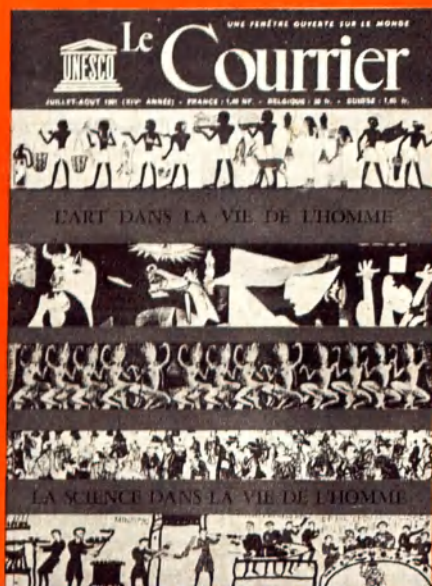
Agents de vente des publications de l'UNESCO

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (Voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve, Naim Frasheri, Tirana. — **ALLEMAGNE.** : R. Oldenbourg Verlag, Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. Unesco Kurier (Edition allemande seulement) Bahrenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650. (DM 8). — **AUTRICHE.** Verlag GeorgFromme et C^o, Spengergasse 39, Vienne V. (Sch. 60.-). — **BELGIQUE.** Editions " Labor " 342, rue Royale, Bruxelles 3 N. V. Standaard-Boekhandel, Belgiëlei 151, Anvers. Seulement pour le « Courrier » (100 FB) et les diapositives (448 FB) : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles. C. C. P. 338.000. — **BRÉSIL.** Librairie de la Fundação Getulio Vargas, 186, Praia de Botafogo. Caixa Postal 4081, Rio de Janeiro. — **BULGARIE.** Raznoiznos, 1, Tzar Assen, Sofia. — **CAMBODGE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouilloche, Phnom-Penh. — **CANADA.** Imprimeur de la Reine, Ottawa, Ont. (\$ 3.00). — **CHILI.** Editorial Universitaria, S.A., Avenida B. O'Higgins 1058, casilla 10220, Santiago. « Le Courrier » seulement : Comisión Nacional de la Unesco en Chile, Calle San Antonio, 255-7 Piso, Santiago. — **CONGO.** Le Libraire, Institut politique congolais B. P. 23-07 Léopoldville. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard A/S, Tidsskriftalderingen 6, Nørregade, Copenhague K. (Kr. 12). — **ES-**

PAGNE. Libreria Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli, 4, Madrid, 14. Pour le « Courrier de l'Unesco » : Ediciones qeroamericanas, S.A., calle de Ofiate 15 Madrid, Pts 90). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publications Center, 801, Third Avenue, New York 22, N.Y. (\$ 5) et, sauf pour les périodiques : Columbia University Press, 2960 Broadway, New York 27, N.Y. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (mk. 540). — **FRANCE.** Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris, C.C.P. 12.598-48. (F. 7.00). — **GRÈCE.** Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HONGRIE.** Kultura, P. O. Box 149, Budapest 62. — **ILE MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30 Bourbon Str. Port-Louis. — **INDE.** Orient Longmans Private Ltd. : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay 1; 36a. Mount Road, Madras 2. Gunfoundry Road, Hyderabad 1; Kanson House, 24/1 Asaf Ali Road, P. O. Box 386, Nouvelle-Delhi. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin (10/-). — **ISRAËL.** Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. (\$ 5.50). — **ITALIE.** Libreria Commissionaria Sansoni, via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence (lire 1.200), et, sauf pour les périodiques : Bologne : Libreria Zanichelli, Portici del Pavaglione. Milan : Hoepli, via Ulrico Hoepli, 5. Rome : Libreria Internazionale Rizzoli. Galleria, Colonna, Largo Chigi Libreria Internazionale Modernissima, via della Mercede 43-45 Turin : Libreria Paravia, via Garibaldi, 23. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd, 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokio Central, Tokyo (Yen 670). — **LIBAN.** Librairie Antoine A. Nautal et Frères B. P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand'Rue, Luxembourg. — **MAROC.** Centre de

diffusion documentaire du B.E.P.I., 8, rue Michaux-Bellaire, Boite postale 211, Rabat. (DH : 7,17). — **MAR TINIQUE.** Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier B.P. 208 Fort-de-France. (F. 7,00). — **MEXIQUE.** Editorial Hermes, Ignacio Mariscal 41, Mexico D. F., Mexique (\$ 18 M. mex.). — **MONACO.** British Library, 30, Bld des Moulins, Monte-Carlo (F. 7,00). — **NORVÈGE.** A.S. Bokhjornet, Lille Grensen, 7, Oslo. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Stortingsgt. 4, Oslo. (Kr. 13,20). — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex, Av. de la Victoire, Immeuble Paimboc, Nouméa (130 fr. CFP). — **PAYS-BAS.** N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye (fl. 6). — **POLOGNE.** « RUCH » Ul. Wlilozna Nr. 46, Varsovie 10 (zł. 50). — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** Cartime'x Str. Aristide-Briand 14-18. P.O.B. 134-135, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (10/-). — **SÉNÉGAL.** La Maison du livre, 13, av. Roune, Dakar. — **SUÈDE.** A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16. Pour « Le Courrier » seulement : Svenska Unescoradet, Vasagatan 15-17, Stockholm, C. (Kr. 7,50). — **SUISSE.** Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zürich. C.C.P. Zürich VIIJ 23383. Payot, 40, rue du Marché, Genève. C.C.P. 1-236. Pour « Le Courrier » seulement : Georges Losmaz, 1, rue des Vieux-Grenadiers, Genève, C.C.P. 1-4811 (Fr. S 8). — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** Artia Ltd. 30, Ve Smečkáč, Prague 2. — **TUNISIE.** Société Nationale d'édition et de diffusion, 10, rue de Russie, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Unesco Centro de Cooperación Científica para América Latina, Bulevar Artigas 1320-24, Casilla de Correo 859, Montevideo (20 pesos). — **VIETNAM.** Librairie Papeterie XuanThu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YOUgosLAVIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27/11, Belgrade.



Une revue mensuelle internationale unique en son genre

UNE ÉDITION EN ITALIEN

Nous sommes heureux d'annoncer la création d'une neuvième édition, **IL CORRIERE DELL'UNESCO**

Cette édition en langue italienne a commencé à paraître avec le numéro de janvier 1963.



Plus d'un million et demi de lecteurs dans le monde



**ABONNEZ-VOUS
ABONNEZ
VOS AMIS**

UN AN DE LECTURE pour 7 F français - 8 F suisses - 100 F belges - 700 lire